

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

A L'ŒUVRE ET A L'ÉPREUVE

PAR LAURE CONAN

O mon pays, au cours des siècles qui vont naître,
Puissent tes chers enfants ne jamais méconnaître
Ces humbles ouvriers de tes futurs destins !

L. FRECHETTE. *Légende d'un peuple.*

Le 7 décembre 1649, les Iroquois se jetèrent à l'improviste sur la petite bourgade huronne de Saint-Jean, aux montagnes de la nation du Petun, et mirent tout à feu et à sang.

Aux cris de terreur et d'agonie qui s'élèvent bientôt de partout, le Père Garnier vole au secours de ses Hurons, baptise les enfants, réconcilie les chrétiens. Deux coups de feu le renversent par terre, il essaie de se traîner vers d'autres mourants, un sauvage se précipite sur lui ; le tomahawk lui ouvre une tempe, puis l'autre : le martyr a rendu son âme à Dieu.

C'était le dernier acte d'un long drame, le dernier chant d'un long poème, poème tout d'amour, drame tout de sacrifice.

Sol natal, amitiés, rang, fortune, espérance,
Famille, il quitta tout.....

C'est bientôt dit ; ce qu'on ne dira jamais, parce que les paroles peuvent tout au plus ici traduire les pensées et les sentiments, ce qu'on ne réduira jamais en formule, c'est la peine du sens dans le sacrifice, la souffrance de la nature dans tous les combats où la grâce triomphe.

L'esprit, soulevé par le souffle divin, veut se dégager de ses biens terrestres, les sens résistent, et le déchirement a lieu. On ne voit pas le sang couler, les chairs mises à nu frémir et palpiter, elles saignent pourtant et frémissent. On n'entend pas les coups retentir ; ils ébranlent pourtant jusqu'à la moelle des os. Et cette lutte ne se termine pas en un jour, en une année, elle recommence chaque fois que la

nature se croit assez forte pour donner un nouvel assaut, chaque fois que l'esprit redoute une nouvelle attaque ; l'une n'avoue point sa défaite, ni l'autre n'est sûr de sa victoire. Les meurtrissures douloureuses que laisse cette guerre sans merci de tous les jours, de toutes les heures : voilà ce que le langage humain ne peut traduire.

Il est beau de voir une âme prendre son vol et gagner à grands coups d'ailes les plus hauts sommets de la sainteté ; c'est aussi un spectacle poignant d'intérêt et d'émotion, que l'agonie lente et sûre où s'éteignent l'une après l'autre toutes les vaines ambitions du cœur, toutes les convoitises des sens. L'héroïque désintéressement de l'âme nous élève à de salubres admirations ; mais nous nous attendrissons volontiers sur le désintéressement tous les jours plus complet, où reste la nature sensible, épouse dédaignée, et qui ne compte pour rien là même où elle se promettait d'être tout.

Ce double spectacle se déroule à nos yeux avec une vérité saisissante dans le livre qui nous occupe. Il ne sera pas inutile d'en relever quelques scènes et d'évoquer à notre tour quelques-uns des personnages qui y figurent au premier rang.

Commençons par l'héroïne.

Nous choisissons, pour faire connaissance avec elle, un instant psychologique bien propre à révéler les plus secrètes pensées, le moment où l'on vient dire à une jeune pensionnaire déjà sur les seize ou dix-sept ans : " Allez en paix, vos études sont finies. "

Nous sommes dans la salle de travail de la grande Angélique, abbesse de Port-Royal-des-Champs.

Debout près d'une table, la mère Angélique attend mademoiselle Gisèle Méliand, jeune orpheline, pupille de M. Garnier, élève de Port-Royal, depuis neuf ans " sans vacances. "

" Gisèle, avant d'entrer, jette par la croisée un regard au dehors. " Un brouillard morne et glacé pleurait sur les branches encore nues des arbres : comme c'est laid, comme c'est triste ! murmure-t-elle. "

" L'abbesse n'entendit point ce petit monologue, qui d'ailleurs ne lui était point destiné. Elle a reçu la jeune fille avec grande bienveillance et, prenant un siège, la fit asseoir sur un escabeau à ses pieds. Puis allant droit au but, suivant sa coutume : " Mon enfant, lui dit-elle, Monsieur votre tuteur trouve qu'il est temps de vous retirer d'ici. C'est pour vous l'apprendre que je vous ai fait venir. "

" Gisèle rougit vivement, et baisse les yeux pour ne pas laisser trop voir la joie qui bouleversait son cœur. "

—Eh bien ? demanda la mère Angélique.

—Puisque M. Garnier le veut, ma mère, répondit poliment la jeune fille, tenant toujours les yeux baissés.

La réponse me paraît aussi claire qu'ingénue. Cependant la mère Angélique n'en fut pas entièrement satisfaite ; elle s'attendait à autre chose.

—Permettez-moi une question, dit-elle. Avez-vous jamais ressenti quelque attrait pour la vie religieuse ?

—Un sourire vint aux lèvres de la jeune fille : Jamais, ma mère répondit-elle.

L'abbesse fut un peu désappointée, mais elle ne garda plus l'ombre d'un doute sur la vocation de Gisèle.

Même aux années disgracieuses de la croissance, elle avait aussi souvent remarqué la figure de cette enfant, dont la voix l'enlevait aux fatigues et aux tristesses de la terre. Alors pourtant cette figure très maigre et très pâle n'avait de remarquable que l'expression singulièrement passionnée et rêveuse.

Le temps avait coulé. L'enfant chétive s'était fortifiée ; et sa beauté qu'elle ignorait encore, commençait à briller d'un admirable éclat. L'austère religieuse ne le constata pas sans tristesse.

—La malheureuse est faite pour être l'idole du monde, se dit-elle.

La vérité est que tout le monde l'aimait. Maîtresses, surveillantes, compagnes, compagnes surtout, pleurèrent leurs plus belles larmes en la voyant partir. Mais c'est la sœur portière qui eut le mot touchant, le mot du cœur. — C'est bien triste, lui dit-elle, d'ouvrir à notre Sainte Cécile qui s'en va.

Gisèle chantait comme un ange, toujours de belles paroles et sur de beaux airs ; notre *Chansonnier des salons* n'étant venu que longtemps après.

Or, pour être tant aimée, il fallait bien qu'elle fut toute aimable.

Et je me déclare satisfait.

Je ne m'informe même point de l'incarnat de ses joues, du carmin de ses lèvres, ni si elle pouvait lancer à toute bride un cheval fougueux à travers haies et bruyères, comme une Diana Vernon, ou comme l'héroïne de Chateauguay exécuter la charge en douze temps et faire le coup de feu ; — je soupçonne ces beautés de rase campagne d'être fort incommodes à la maison.

Donc, sans plus de considération, je tiens pour établi que Gisèle Méliand est une jeune personne comme il y en a peu ; et si elle trouve que Port-Royal est triste et laid, nous devons être bien aise de l'en voir sortir.

Cette " idole du monde „ pour parler comme la mère Angélique, avait déjà un adorateur en chef, un pontife tout trouvé. Monsieur et Madame Garnier en étaient persuadés du moins, et ils n'en faisaient point mystère. Ils avaient donné à la religion deux de leurs enfants, ils se réservaient le dernier pour leur consolation personnelle, pour le bonheur et la joie de leur foyer. Charles serait l'époux heureux de l'heureuse Gisèle. Ce n'est pas pour rien qu'ils avaient, en compagnie de leur fils, multiplié pendant neuf ans leurs visites au parloir de Port-Royal. Les deux enfants, du reste, s'étaient toujours aimés comme deux pigeons et roucoulaient à ravir. Elevés l'un pour l'autre, très attachés l'un à l'autre, très accomplis l'un et l'autre, il ne restait plus qu'à unir deux existences si bien assorties.

Gisèle l'entendait bien ainsi, son affection pour Charles Garnier, d'abord compagnon de ses jeux d'enfant, puis de ses rêves d'amour, était devenue de la tendresse plus que fraternelle, puis de l'amour pour tout de bon. " M. Garnier ne m'a pas laissé ignorer ses projets, lui avait dit l'abbesse. . . il dit des merveilles de son fils. . . „ Projets et merveilles, Gisèle n'en ignorait point.

Cependant, en dépit de la stratégie à longue vue de M. Garnier, le bon Dieu avait pris les devants.

Charles aimait Gisèle, comme on aime une petite sœur que l'on a fait jouer et courir tout enfant. S'il éprouva d'autres sentiments pour l'enfant devenue jeune fille aux grâces parfaites, c'est avant qu'il ne connût le dernier mot sur le secret de sa destinée. Dans tous les cas, il arrive à l'instant même de Rome, et là, à Rome, le parfum du Colysée a fait monter dans son cœur l'âpre enivrement du martyr. Il sait maintenant ce qu'il veut, et il le veut bien : il se fera Jésuite.

Charles Garnier est un personnage historique. L'histoire, il est vrai, n'est guère prolix à son sujet ; elle qui nous écrase de son babil interminable et qui, après tout dit, revient encore nous assassiner de ses *documents inédits*, elle eut une fatigue de voix quand

le tour vint de parler de Charles Garnier. Nous ne lui en voulons pas. Que nous aurait-elle appris ?

Nous savons que, tout jeune encore, étant élève des Jésuites, à Paris, il donnait souvent aux prisonniers du petit Châtelet tout l'argent qu'il recevait de son père pour ses amusements les jours de sortie.

Nous savons qu'un jour il acheta de ses deniers, pour le détruire, un mauvais livre qui traînait sur le pont Neuf, de peur qu'il ne passât en d'autres mains et ne fit offenser Dieu.

Plus tard, son père dira aux jésuites : " Si je n'aimais uniquement votre Compagnie, je ne vous donnerais pas un enfant qui, depuis sa naissance jusqu'à maintenant, n'a jamais commis la moindre désobéissance et ne m'a jamais causé le moindre déplaisir. "

Plus tard encore, le compagnon de ses dernières années écrira naïvement : " Sa chasteté était si pure qu'elle me paraissait angelique, dans une modestie aussi rare que j'en aie point vu en France. "

Et le P. Ragueneau, son supérieur, qui le connaissait depuis douze ans, et devant qui Charles Garnier " répandait son cœur comme il faisait devant Dieu même ", résume toute cette vie dans ces deux mots " Son tout était Dieu, et hors de Lui, tout ne lui était rien. "

Cela nous suffit. La vie religieuse mena, sans doute, à maturité tout ce qui était en promesse dans le jeune homme ; mais le jeune homme, qui, ses études terminées, rentrait dans sa famille en 1824, était déjà en plein épanouissement d'âme sainte et belle, et l'on pouvait dès lors, comme plus tard les Hurons, l'appeler : " *Celui qui regarde le ciel.* "

Gisèle ne fut pas la dernière à s'apercevoir que Charles portait le cœur haut. " L'homme monte et descend en quelque sorte avec son propre regard. " dit le P. Félix et Charles regardait le ciel, Gisèle la terre, et la trouvait assez bien faite pour cette vie. Elle voudrait jouir d'abord ; il serait toujours temps de quitter tout pour Dieu ; et encore cela se ferait-il de la manière la moins gênante, j'allais dire, la plus bourgeoise, comme du temps où selon le poète :

On sortait de la vie ainsi que d'un banquet.

Elle n'ose pas comprendre que Charles a des projets bien différents et bien nettement définis, et que, pourtant, elle se nourrit d'espoirs inutiles. Elle soupçonne assurément qu'il ne lui appartient déjà plus, et qu'il faudra, un jour ou l'autre, l'abandonner tout à

Dieu ; mais cette incertitude est le seul bien qui lui reste ; cela vaut encore mieux que l'évidence de sa misère, c'est au moins le mirage du bonheur.

D'un autre côté, Charles l'évite, il ne lui parle plus : c'est peut-être qu'il lutte lui aussi, et alors la bataille ne serait pas encore perdue pour elle. Et puis elle a un allié puissant dans le refus opiniâtre que M. Garnier oppose à la vocation de son fils.

Son illusion se berce de tout vent et ne craint qu'une chose, la réalité. Il faut, pour la dissiper, des paroles d'une rude et cruelle franchise, il faut que Charles lui-même lui dise :

“ Non, Gisèle, je n'hésite pas, ma résolution est bien arrêtée. Je veux la pauvreté . . . je veux la souffrance . . . je veux la croix . . . ”

Le coup a porté cette fois, la douleur est profonde, l'affaissement ressemble à la mort. Ce n'est pas la mort cependant, et, dans ce cœur où tant de choses viennent de s'écrouler, il n'y a pas que des ruines.

Le cœur humain est une forte pièce, il hait bien, il aime mieux encore ; c'est son premier besoin, sa principale fonction. Gisèle va nous en donner la preuve.

“ Je ne veux pas son malheur, „ disait-elle quelques jours après, en parlant de Charles Garnier ; si Jésus-Christ l'appelle, qu'il le suive, qu'il m'abandonne, qu'il me foule aux pieds, j'y consens. „

Elle porta plus loin la générosité, disons le mot, elle fut tout-à-fait sublime, lorsque, se faisant violence à elle-même, elle lui obtint le consentement de son père pour entrer en religion.

Ces traits de courage font du bien, ils soulagent de beaucoup de langueurs, ils fortifient. L'héroïne reçut bientôt la récompense de son abnégation. A partir de ce moment, elle goûte un peu de calme, l'apaisement commence de se faire ; ce n'est pas encore la docilité pure et simple, la soumission entière et sans révolte, à la volonté de Dieu ; mais la foi ne tardera guère à verser de paisibles clartés sur son âme si longtemps agitée, et la religion d'y régner en souveraine.

A mesure que les épreuves sont plus chrétiennement acceptées, elles deviennent moins pénibles, et pendant que Charles Garnier travaille, souffre et prie dans les solitudes du Nouveau-Monde, Gisèle se met de son côté à l'école du renoncement et de l'immolation. Pour s'élever, son esprit comprend mieux la beauté du sacrifice, et lorsqu'enfin on vient lui annoncer, à la grille du couvent des Carmélites, que Charles est mort martyr, elle s'écrie toute rayon-

nante : " Qu'il est heureux de ne s'être pas pris au bonheur de la terre ! qu'il est heureux d'avoir fait la volonté de Dieu ! "

Ce mot résume toute la pensée du livre ; il vient de lui-même aux lèvres, et pour ne l'avoir pas toujours bien compris, Gisèle n'en est pas moins celle qui devait le prononcer. C'est elle qui a le plus souffert, parce qu'elle fut plus longtemps à trouver la source miraculeuse qui guérit tous les maux de cette vie ou, du moins, les fait supporter ; il lui appartenait de clore ce récit de l'épreuve en reconnaissant que le vrai bonheur de la terre est de faire ce que Dieu demande de nous.

Un mot de critique : c'est si bon de savoir le pourquoi de ses plaisirs.

Il est facile d'expliquer la part que nous prenons aux infortunes de Gisèle Méliand. Demander une petite place au soleil des joies humaines, s'efforcer de s'y maintenir après y être arrivé, qui n'en veut faire autant ? Et quel mal y a-t-il ? Le bon Dieu est un bon père : " il aime à nous voir jouir des biens qu'il nous a donnés. Non, je ne crois pas qu'il veuille qu'on renonce à ce qui fait la douceur et le charme de la vie "

D'ailleurs, il y a une vertu fort recommandable, une vertu de bonne famille, de bon ton et de bonne compagnie, qui sait très bien garder le juste milieu : cela ne suffit-il pas ?

Et, quand même il lui arriverait quelque fois de tirer trop à gauche,

Il est avec le ciel des accommodements !

Tout cela n'est-il pas très sympathique à l'humaine nature ? et l'humaine nature n'en veut-elle pas à Charles de se montrer si peu accommodant ?

Puis, lorsque Gisèle délaissée, abandonnée, foulée aux pieds, se tourne lentement et en pleurant, vers la piété, quelle intéressante petite dévote elle fait ! Nous perdons ses petites vertus au prix d'un ciel chacune, vu que c'est aussi le prix que nous attendons de nos petites vertus ; un ciel pour le moindre de ses sacrifices, bien qu'offert à contre-cœur, parce que c'est comme cela que nous avons coutume d'offrir les nôtres. Ah ! certes, le rôle de Gisèle est très sympathique. Elle a tort, nous l'avouons dans nos bons moments ;

mais, à certaines heures, Charles est bien près de n'avoir pas tout à fait raison.

Charles Garnier ne connaît pas ces certaines heures ; du moins dès le début du récit, il a déjà pris les moyens de ne les jamais connaître : il ne veut accepter de cette vie que ce qu'elle peut lui donner de croix, de souffrances ; pour le reste, pour les jouissances, les plaisirs, puisqu'on ne peut les ramasser qu'en se baissant, cette âme fière n'en veut point.

Un jeune français, en rupture de caserne, errait l'autre jour dans les rues de Londres : il mourait de faim. On lui dit : " Mais vous devriez demander ; on ne se laisse pas mourir comme cela.. " " Non, répondit-il, je ne veux pas mendier, cela m'ôterait du caractère. "

C'est précisément cela : Charles, lui aussi, craignait qu'en tendant la main aux jouissances d'ici-bas, il ne s'ôta du caractère. Ce sont là de superbes dédains qu'il n'est pas donné à tant de personnes de ressentir ; il faut être d'une stature au-dessus de la moyenne pour que la terre arrive au regard si basse et si petite. Aussi Charles Garnier ne sera-t-il goûté dans ce roman, que des esprits capables de comprendre l'héroïsme de la vie sainte.

Ce n'est pas un mince succès que de lui avoir créé un rôle intéressant. Comment, en effet, idéaliser un tel personnage ? L'histoire nous l'a fait connaître : on ne peut rien ajouter à ses vertus, on ne peut même lui retrancher un défaut ; il fut un temps où son père aurait donné quelque chose, comme il disait, pour lui découvrir une faiblesse.

Le montrer tel qu'il est, c'eût été faire un portrait tel que, si Dieu ne nous avait laissé voir sous une forme sensible la perfection de notre nature, nous serions sans doute incapables de rien concevoir de plus achevé. Platon a essayé et n'a pas réussi. Mais cet idéal n'eût pas été celui de la fiction.

L'homme est un être trop complexe, pour que l'art en exprime tous les traits. Il y a mille manières de réfléchir la face lumineuse de l'infini et nous ne le voyons bien que par un côté, les autres se perdent dans un rayonnement diffus. Dans les arts plastiques une situation, une pose, un geste, un regard nous donnent une vue sur son âme, c'est leur mérite et leur beauté. La parole va plus avant, il est vrai ; cependant, tout ce que peut l'écrivain, c'est de saisir au fond de l'âme elle-même le principe secret qui préside au mouvement de la vie morale, puis, dans une série d'actions bien

choisies, de nous le montrer dominant, réglant, exécutant toute destinée.

“ Parmi les idées, les passions, les résolutions qui dirigent, entraînent et gouvernent sa vie, un homme arrive d'ordinaire, dit le P. Félix, à concentrer ses idées dans une idée, ses passions dans une passion, ses volontés dans une volonté. Par cette triple concentration, il se donne à lui-même le caractère qui le distingue et la puissance qui le fait agir ”

Vraie ou fausse, l'idée dirigeante est toujours celle qui éclaire dans la recherche du bonheur. Cette idée, chez Charles Garnier, c'est que Dieu *seul* saura répondre aux besoins de son cœur ; sa passion, c'est de tout sacrifier ; sa volonté, d'être tout à Dieu.

A l'œuvre et à l'épreuve il est toujours le même : qu'il renonce au monde et se fasse religieux ; qu'il dise adieu à sa patrie et se condamne à une vie d'exil ; qu'il endure des privations de toutes sortes, la faim, le froid, la nudité ; qu'il refuse de fuir pour sauver sa vie et préfère mourir à son poste dans l'exercice de son ministère, c'est toujours la même idée qui le dirige, la même passion qui l'entraîne, la même volonté qui le fait agir.

Concevoir ce caractère et le reproduire dans toute son énergie et sa forte unité, c'était pour l'auteur de ce livre la première et essentielle condition du beau ; en suivre le développement progressif et le retrouver toujours donnant la vie, le ton, la couleur à toutes les entreprises, expliquant tous les résultats, c'est pour le lecteur la source des jouissances littéraires les plus exquises.

Un autre personnage à *l'œuvre et à l'épreuve*, c'est Champlain, figure éminemment chevaleresque, qui anime tous les tableaux où elle paraît et leur communique un puissant relief d'héroïsme chrétien. C'est l'homme juste et ferme, tenace dans ses desseins, pieux autant que brave, voué corps et âme au service de son Dieu et de son roi, ne convoitant rien pour lui-même, mais demandant toujours pour sa Nouvelle-France et ne se lassant jamais.

Heureux qui n'a jamais secoué ses sandales
Sur l'escalier d'autrui !.....

dit un poète qui veut être romantique.

Champlain faisait peu de cas de cette béatitude. Depuis le roi jusqu'au dernier de ses ministres, il pria, supplia, importuna à temps

et à contre-temps. Les refus ne le rebutent point, l'ineptie des grands ne le décourage point, les lenteurs savantes de la bureaucratie l'impatientent, mais ne le *découragent* point. Patrie, amies, joies domestiques, repos chèrement acheté, il a tout sacrifié pour se donner tout entier à son œuvre ; que lui importent alors les petites misères de l'antichambre ?

Il veut fonder au Canada une nation qui continue les traditions d'honneur et de foi de la vieille France ; il meurt à la peine, mais son œuvre est déjà solidement assise. Le rôle brillant qu'il rêvait pour *sa ville de Québec*, Québec l'a depuis longtemps rempli avec une rare fidélité : il n'y a pas dans toute l'Amérique une seule ville qui ait fourni autant de pages à l'histoire, ni d'aussi héroïques.

Avec Champlain, nous assistons à la naissance de la colonie, aux premiers défrichements du sol, aux premières fêtes de la foi, aux premières conquêtes de la civilisation sur la barbarie. Nous revivons les jours pleins de charme primitif, où Madame de Champlain cultivait les lis sur les pentes ensoleillées du cap Diamant, et transformait, par le sourire de sa présence, en un palais enchanté la rustique *Habitation*. — Le murmure de la grande forêt, le "frais silence" des nuits d'été sur le fleuve, en face de Québec, l'étrange attrait d'une vie toujours entourée de mystère, toujours épiée de dangers inconnus, tel est l'accompagnement poétique de cette poétique idylle.

Avec les missionnaires, nous pénétrons dans l'antique Huronie et devenons les témoins attristés de cette tragédie sanglante où toute une nation amie périt au milieu de scènes d'une sauvagerie incroyable. D'une part la persévérante cruauté des Iroquois, de l'autre, l'incurable insouciance des Hurons, qui déjà vingt fois punis de leur manque de vigilance, se laissent toujours surprendre et massacrer sans défense : voilà les causes que l'histoire assigne à cet anéantissement d'un peuple autrefois fort et guerrier. Cela n'explique pas tout. Nous bénissons sans les comprendre, les desseins de Dieu sur ce peuple, le premier à disparaître, mais en donnant à l'évangile le témoignage du sang.

J'ai dit, avec les missionnaires, car, autour du P. Garnier, je vois d'autres jésuites, les Brébeuf, les Hogue, les Chabaud, d'autres encore, six, huit ou dix jésuites. C'est beaucoup de jésuites dans un roman. Mais, chose étrange et qu'on ne reverra peut-être plus ! dans

A L'ŒUVRE ET A L'ÉPREUVE

toute cette bande, il n'y a pas un assassin pas un traître, pas un renégat, pas un intrigant, pas un viveur, pas même un *honnête homme* ! Non, pas même cela. Mais on voit en eux ce qu'y a vu notre poète,

Des soldats du progrès, des héros et des saints.

On comprend et l'on reconnaît avec lui que

..... Ces fiers envoyés de la France chrétienne
N'ont qu'un vœu, qu'un désir, et qu'une ambition :
Conquérir, par l'effort des vertus surhumaines,
Des âmes à l'Eglise, et de nouveaux domaines
A la civilisation.

C'est là le témoignage des faits, le seul auquel le sens commun nous permette de souscrire.

“ Mais, vous ne lisez que le pour ” nous criait naguère un jeune homme qui avait absorbé toute la littérature à la mode, et, par miracle y avait survécu : “ Vous ne lisez que le pour, vous ne lisez pas le contre. Moi, j'ai lu le pour et le contre ; je sais mes Jésuites comme mon *Pater*, et je vous dis qu'il y a eu partout deux sortes de jésuites et que la sorte la plus commune, c'est l'autre. Lisez Pascal, lisez Dumas, Sue, Sulte, Quinet, Michelet, et cent autres. Un historien à qui l'on peut se fier vous prouvera, *documents inédits* en main, que ce qui attirait les Jésuites dans les forêts du Canada, c'est qu'ils y trouvaient de la glace toute faite pour y mettre rafraîchir le champagne ! Voilà ! ”

O histoire !

En grandissant, ce jeune homme apprit à lire moins couramment ; s'il est sage, il finira par épeler.

Trois jours avant sa mort Charles Garnier avait ordre de son supérieur de quitter sa mission, *s'il y était en danger de mourir de faim*. Depuis des mois, il ne vivait que de glands amers. Il répondit : “ Il est vrai que je souffre du côté de la faim, mais ce n'est pas jusqu'à la mort, et Dieu merci, mon corps et mon esprit se soutiennent dans leur vigueur. Ce n'est pas de ce côté-là que je crains ; mais ce que je craindrais davantage serait qu'en quittant mon troupeau, en ce temps de misères et dans ces frayeurs de la guerre qu'il a besoin de moi plus que jamais, je ne manquasse aux occasions que Dieu me donne de me perdre pour lui. ”

O Vérité !!

Tel est ce livre. Il y en a de plus longs, je n'en sais pas de plus haut. Le sacrifice en embellit toutes les pages, il y règne ; et le sacrifice a toujours la vertu d'élever ou de relever.

La croix est trop souvent absente, même des romans que l'on s'efforce d'appeler honnêtes et qui se donnent la mission d'adoucir les mœurs en élevant les pensées. La croix restera toujours le plus bel ornement des œuvres chrétiennes ; n'ayons donc pas peur de l'exposer partout aux regards : toutes les croix sont belles quand elles sont bien portées.

H. E. TOURIGNY.

LES GRANDS TRAVAUX DES MODERNES

COMPARÉS A CEUX DES ANCIENS.

(Suite et fin.)

Alors se pose l'éternelle question : — laquelle des deux époques a surpassé l'autre ? — Nous répondrons que chacune d'elles, avec les moyens dont elle disposait, a fait d'admirables choses. Toutefois, après avoir sérieusement étudié la question, je crois pouvoir dire que, en ce qui regarde l'importance, l'immensité des travaux et les difficultés à vaincre, notre époque remporte facilement la palme. Les anciens, objectera-t-on, ont accompli leurs travaux sans machines, tandis que les modernes ont eu le secours de ces innombrables géants dont le travail infatigable les a puissamment aidés. Cet argument, qui, au premier abord, semble très fort est peu de chose en lui-même. En effet, nous avons vu que l'antiquité avait elle aussi, ses puissants moyens d'action dans l'esclavage et ce que nous avons dit de ce dernier en a montré toute l'horreur et toute l'atrocité. L'époque moderne, au contraire, a dû se passer de cette multitude de bras, elle a dû rejeter la force matérielle comme un outil usé, et alors, par la seule force intellectuelle, elle a donné le mouvement et la vie à la matière éternellement inerte par sa nature, elle a enfanté ces admirables machines qui, loin d'être une marque de faiblesse pour notre temps, sont au contraire le signe le plus éclatant de sa force et son plus beau titre de gloire.

Quant à cette durée fameuse des constructions antiques et autour de laquelle on fait tant de bruit, c'est cependant une erreur bien étrange que de vouloir en faire un mérite pour les anciens. En premier lieu, ces peuples jouissaient d'un climat essentiellement conservateur, d'un ciel toujours bleu, d'une atmosphère toujours égale, au point que de simples momies, abandonnées pendant des milliers d'années à toutes les intempéries des saisons, ont été retrou-

vées intactes; de nos jours, au milieu du désert ; en second lieu, ce n'est point par la savante combinaison des matériaux, par leur disposition habilement calculée, par l'étude approfondie des forces et des résistances, qu'ont subsisté si longtemps les édifices égyptiens : c'est uniquement par la matière employée.

Il est évident que d'énormes blocs de granit montés les uns sur les autres, en suivant les lois de la pesanteur, doivent, par leur propre nature, demeurer éternellement dans la position qu'on leur a donnée, surtout quand cette position ne contrarie en rien les lois physiques. On conçoit parfaitement que 134 colonnes, entassées comme à Karnac, puissent supporter indéfiniment un plafond formé de larges pierres placées dessus en angle droit et qui, loin de les ébranler et d'y exercer des poussées latérales, les affermissaient au contraire en les reliant les uns aux autres : voilà tout le secret de la durée des travaux des Egyptiens.

Ceux-ci du reste, étaient, sous le rapport de la construction proprement dite, infiniment inférieurs aux Grecs et aux Romains surtout, qui, connaissant les ressources énormes de la voûte, qui permet de supprimer en grande partie les points d'appui, savaient en outre tirer parti des difficultés mêmes du terrain, et donner à l'édifice la disposition ingénieuse que demandait sa destination. Qu'il y a loin de ces édifices égyptiens au plan naïf et d'une simplicité enfantine aux Thermes de Dioclétien, et qu'était le fameux pont de Babylone auprès des aqueducs laissés par les Romains ?

Et les siècles suivant leurs cours, l'humanité comme un seul homme, progressant de plus en plus, l'époque moderne devait fatalement surpasser les uns et les autres. En effet, comparez maintenant avec la salle hypostyle de Karnac, le palais des machines par exemple, qui, presque douze fois plus vaste, se tient majestueusement, sans aucun support intérieur, offrant aux yeux émerveillés le spectacle unique de cette voûte hardie et immense et pourtant si admirablement proportionnée : le contraste est frappant, et si vous réfléchissez, vous trouverez bientôt, dans le premier de ces édifices, l'impression de la force matérielle, qui, au prix de mille efforts, a dû péniblement amonceler ces monolithes énormes les uns sur les autres ; dans le second le reflet de la force intellectuelle qui, avec une légèreté infinie et, comme ense jouant, a lancé dans les airs ces arceaux déliés et pourtant si forts ; si en un mot vous prenez en main toutes ces considérations, vous verrez que l'architecte qui devrait renouveler de nos jours les prodiges de Karnac, aurait

à résoudre un problème moins ardu que celui de l'ingénieur qui éleva le palais des machines.

Où trouver dans l'antiquité un édifice compliqué comme ceux que nous élevons aujourd'hui, où règne cette admirable organisation qu'on retrouve à notre époque dans un hôtel de ville, une bibliothèque, un théâtre, un hôtel des postes, un palais de justice : édifices remplis de difficultés s'il en fût et dans la construction desquels l'architecte et l'ingénieur doivent se donner la main pour tirer parti de tout, et où souvent tout leur est fixé d'avance : l'argent, le temps, les ouvriers, le terrain, la matière.

“ Lorsqu'on examine les constructions anciennes, on s'extasie sur leur apparence artistique et souvent on est porté à conclure que l'architecte ancien avait meilleur goût que les modernes. Nous ne sommes pas tout à fait de cet avis ; certes, les siècles passés nous ont légué des merveilles d'architecture, mais à côté de ces spécimens dignes d'éloges, que de constructions bien inférieures en tout à celles qu'élèvent les architectes de notre époque. Aujourd'hui, si les édifices remarquables au point de vue artistique sont plus rares, par contre les bâtiments qui s'élèvent chaque jour, n'offrent presque jamais un coup d'œil désagréable ; ils sont au contraire d'un aspect souvent charmant, et on pourrait dire que le niveau général de l'art s'est plutôt élevé.

“ Autrefois quand on bâtissait un de ces édifices que le temps devait respecter, les questions de temps et d'argent, si importantes actuellement, étaient des facteurs négligeables ; quelques mois de moins ou de plus ne comptaient guère, pas plus du reste qu'une différence même sérieuse entre le prix d'estimation et le prix d'exécution. De plus, tous les matériaux possibles étaient à la disposition de l'architecte qui les utilisait au gré de son imagination, sans se préoccuper de leur prix.

“ C'est grâce à cette absence d'entraves dans l'exécution de ses projets que le contracteur ancien pouvait édifier ces merveilleux palais, dans lesquels les pierres sculptées et ajourées, les marbres les plus précieux étaient répandus à profusion et donnaient naissance à ces effets décoratifs qui excitent l'admiration générale. Mais faites revivre cet architecte tant vanté et mettez le en face d'un de ces programmes restreints qu'on impose maintenant souvent aux constructeurs, vous verrez qu'il sera tout aussi embarrassé que son confrère moderne, et qu'il ne fera probablement

pas mieux que lui. Par contre, chargez ce dernier d'un travail, en lui laissant toute la latitude voulue ; si c'est un véritable artiste, et nous en possédons heureusement, il produira une œuvre parfaitement capable de soutenir la comparaison avec celles qu'on cite comme des modèles impossibles à égaler. Dans notre siècle essentiellement pratique, le temps et l'argent sont devenus malheureusement les deux facteurs principaux avec lesquels il faut compter : on cherche avant tout à construire vite et solidement ; ce n'est que dans quelques cas forts rares qu'on possède le loisir et les fonds nécessaires pour pouvoir donner à l'œuvre un cachet artistique. Il s'ensuit que l'architecte véritablement digne de ce nom, n'a que rarement l'occasion d'appliquer ses talents à l'exécution de sa création." (1)

Pour ce qui regarde l'étendue des travaux, l'époque moderne l'emporte encore. Ni le temple de Karnac, ni le palais d'Artaxercès, ni le Colysée ne sont comparables pour l'étendue du terrain qu'ils occupent à Saint-Pierre de Rome ou au palais des machines qui les contiendrait tous, ou au canal de Suez, au pont du Forth et au palais du Louvre "sans égal au monde par ses dimensions totales et les nombreuses beautés qu'il renferme." Les Tuileries et le Louvre réunis circonscrivent un espace de 190.000 mètres carrés (47 acres) ; le carré du Louvre mesure extérieurement 165 mètres (541 pieds) et chaque face intérieure de la cour 120 mètres (393 pieds) la longue galerie du quai a plus de 500 mètres (1640 pds). Ce sont donc deux longueurs parallèles de 700 mètres environ (2296 pds) couverts d'édifices superbes. Que comparera-t-on au Palais de Versailles aux mille merveilles, qui, a lui seul, a plus de 400 mètres (1312 pds) de développement et dont les paires et jardins ont plus de 20 lieues de circuit ? Que dira-t-on des palais de Caserte, de Westminster, des Invalides et enfin de cette suite de constructions gigantesques qui s'étend au Champ de Mars de Paris, depuis l'immense école militaire jusqu'à la place du Trocadéro ? Rappelons-nous que les seuls bâtiments de l'Exposition, avec leurs jardins, couvrent une surface de 1.017.645 mètres carrés (251 acres), et que leur, pour tour, était de plus de 9 kilomètres (6 milles).

Pensez, Messieurs, que si on trouvait de nos jours les ruines de semblables constructions dans un coin ignoré du désert, on oserait

(1) H. de BAECKER

à la merveille. Malheureusement, aux yeux de bien des gens, nos édifices n'ont point encore ce mérite.

Voulez-vous maintenant objecter que dans tous ces travaux on ne trouve pas les difficultés qu'ont eues les Egyptiens en particulier de soulever et de transporter d'énormes fardeaux, et voudriez-vous tirer de ce fait la conclusion que ceux-ci nous ont encore surpassés en ce point ? Je vais essayer de prouver toute l'erreur de cette dernière assertion.

On regarde généralement le transport et l'érection d'un obélisque par les Egyptiens comme une merveille parce que, dit-on, ceux-ci n'avaient pas l'aide de la vapeur. Il faut songer cependant, que les inondations périodiques du Nil leur étaient du plus puissant concours puisque, faisant flotter ces masses de pierre sur les eaux débordées, il leur était très facile de les conduire à l'endroit de leur érection. Toutefois, passons et voyons les faits. En 1831, quand on transporta l'obélisque de Luxor à Paris, M. Lebas, ingénieur de la marine, fut chargé de ce travail. L'obélisque est un des plus gros qui existent, il mesure 84 mètres cubes de granit, et pèse 230.000 kilos (507.065 lbs), cela n'empêcha pas M. Lebas, sans machines à vapeur, par le seul moyen de poulies et de leviers, habilement combinés, de le renverser. Et cette opération qui aurait demandé plusieurs mois aux Egyptiens fut accomplie en 25 minutes par l'ingénieur moderne qui remit ensuite l'obélisque en place, à Paris.

Un autre exemple. Plus haut, en parlant du pont du Garabit, j'ai dit que le tablier de ce pont, c'est-à-dire la grande poutre métallique qui supporte le plancher de la voie, avait été construit près du lieu des travaux, puis lancé d'une seule pièce sur l'arche et les piliers élevés pour le soutenir. Or, il est bon de rappeler que ce tablier pèse plus de 850.000 kilos (1.873.939 lbs) soit près de 4 fois le poids de l'obélisque : cela n'empêcha pas M. Eiffel, sans machines à vapeur et avec le concours de 50 ouvriers seulement manœuvrant des leviers, de mettre en mouvement cette masse énorme et de l'établir en place avec une vitesse de 8 à 10 mètres à l'heure (25 à 32 pieds).

Je pourrais citer des exemples à l'infini, et il s'est présenté des cas où l'on a eu à remuer des poids plus considérables encore. Or, la plus grosse pierre trouvée en Egypte est l'une de celles du temple de Balbeck, elle mesure 20 mètres de long (65 pieds), 5 de haut et 5 (16 pieds) de large, soit 500 mètres cubes et pèse 1.375.000 kilos.

(3.031.372 lbs). Ce n'est guère qu'un tiers de plus que le tablier du Garabit : si ce dernier a été mis en place avec 50 hommes, donnez-en 75, au plus 100, à l'ingénieur moderne et il vous la transportera là où vous voudrez. Lui permettez-vous d'employer la vapeur ? il vous transportera d'un seul coup 10 pierres comme celle-ci et à tel endroit que vous désignerez.

Toutes ces affirmations, messieurs, vous sembleront peut-être bien étranges, tant on est accoutumé à entendre louer par toutes les trompettes de la renommée la supériorité des anciens sur les modernes ; et cependant, quoique mon opinion soit contraire, en cette matière, à celle généralement admise, j'aurai cependant la hardiesse de la faire valoir, en pensant qu'elle est appuyée sur celle d'auteurs comme Pascal, Miller et tant d'autres dont les noms font autorité. Souvenons-nous, en effet, de cette profonde pensée de Pascal : " Non seulement chaque homme grandit chaque jour en savoir, mais tous les hommes ensemble font de continuel progrès ; de manière que tout le genre humain, depuis l'origine des siècles, doit être considéré comme un seul homme qui subsiste toujours et apprend continuellement ; et la vieillesse de cet homme universel ne doit pas se chercher auprès de sa naissance, mais loin, au contraire. Ceux que nous appelons les anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses ; or, comme nous avons ajouté à leurs connaissances l'expérience des siècles qui se sont succédé, c'est en nous qu'il faut chercher cette antiquité que nous révérons dans les anciens ; (1)" et cette autre non moins convaincante : " La science est cumulative de sa nature, et par conséquent, ses disciples, dans les temps modernes, sont plus avancés que leurs prédécesseurs., (2).

Je vous le demande en effet, si vous admettez que l'antiquité nous surpasse en tout, en vertu de quelle loi l'intelligence humaine décroîtrait-elle sans cesse selon vous, tandis qu'au contraire, la philosophie, l'histoire et l'observation de l'état des peuples à travers les siècles prouvent, comme le dit Pascal, que l'homme apprend continuellement.

Que l'antiquité ait eu ses belles découvertes et ses grands hommes, je l'admets : n'avons-nous point les nôtres au moins aussi glorieux ? Dieu aurait-il donc, selon vous, tout dévolu aux premiers temps, ne laissant à ceux de l'avenir que les miettes tombées d'

(1) Pascal. — Pensées.

(2) H. Miller.

la table du festin, et ne serions-nous donc que les glaneurs, dans cet immense champ de la science dont nos pères auraient, d'après vous, fauché et récolté à brassées les splendides moissons ? Je ne le crois pas.

L'antiquité eut ses poètes illustres, ses écrivains au talent incontestable, mais qui ne sont restés inimitables peut-être que parce qu'ils sont arrivés les premiers. En effet, autres temps, autres mœurs ; il serait impossible aujourd'hui d'écrire un poème épique comme l'Enéide sur Napoléon ou Charlemagne, non pas parce que nous n'avons pas de poètes de taille à l'écrire, mais parce que les peuples, instruits par la science, ne goûtent plus le merveilleux comme le faisaient les antiques nations imbuës dès leur enfance d'une mythologie toute de fictions et de prodiges. Toutefois, ce n'est pas encore à ce point de vue que je me place, et j'abandonne encore la palme, si vous le voulez, sur le terrain littéraire à nos prédécesseurs dans le monde. Mais, en ce qui concerne la science et la construction, les exemples que j'ai donnés ont assez prouvé, je pense, que nous sommes supérieurs sur ce point à l'antiquité.

Mais, m'objecterez-vous de nouveau, nous profitons des découvertes anciennes. — J'admets encore, si vous le voulez, que les anciens ont connu plusieurs des phénomènes naturels, dont nous avons fait notre profit aujourd'hui, tels que la vapeur et l'électricité ; mais ceci admis, pensez-vous que Héron d'Alexandrie par exemple, eut besoin de beaucoup d'efforts et de travail pour se rendre compte de l'existence de la vapeur ? et après tout comment a-t-il profité de sa découverte ? qu'en a-t-il fait de cette force prodigieuse que le hasard lui avait mis entre les mains, sans qu'il s'en rendit compte ? Oseriez-vous comparer sa découverte avec celle du moderne Papin ? et lequel a le mieux mérité de l'humanité, de celui qui a, le premier, aperçu la vapeur, ou de celui qui en fit le géant moderne ? Croyez-moi, entre constater un phénomène naturel tel que la vapeur et l'électricité et tirer de ce phénomène d'admirables machines, comme seule, en a créées l'époque moderne, il y a un abîme. Le hasard a révélé l'électricité : la science et le calcul ont pu seuls enfanter le phonographe.

Quoi qu'on en dise, en effet, ce n'est pas l'idée qui fait le grand homme, c'est l'étude de cette idée, c'est le travail opiniâtre, l'observation soutenue, la persévérance invincible, qui, malgré tout, l'ont fait éclore, et qui ont changé en une admirable réalité l'idée du grand homme. Christophe Colomb, n'aurait jamais été célèbre, s'il n'avait

en que l'idée du Nouveau Monde, le laissant découvrir par un autre, quelques milliers d'années après lui. Mais les études savantes et profondes qui firent naître cette idée dans son puissant cerveau, mais le courage avec lequel il la fit prévaloir, malgré d'effroyables difficultés, l'indomptable énergie surtout avec laquelle il mit cette idée en pratique pour lui faire engendrer tout un monde : voilà sa gloire, voilà son titre à l'éternelle reconnaissance des hommes.

On peut donc croire que la science était encore dans l'enfance à cette époque qu'on est convenu d'appeler l'antiquité, et que les principales découvertes de cette période furent dues pour la plupart au hasard, tandis que de nos jours elles sont le fruit d'études persévérantes.

Remarquez bien que je ne blâme pas l'antiquité de n'avoir pas été instruite au point de vue scientifique comme l'époque moderne, puisque l'âge même de l'humanité le lui interdisait ; mais je me plais à reconnaître notre supériorité sur elle, en tout ce qui regarde la science.

Je ne voudrais pas non plus laisser croire que je ne reconnais pas les génies extraordinaires des Archimède et des Euclide, mais je ne puis m'empêcher de penser à Newton, à Pascal et à tant d'autres, de me rappeler que ce dernier, encore enfant, découvrit de nouveau les principes de géométrie qui firent la gloire d'Euclide et eut découvert le reste, sans aucun doute, si celui-ci ne l'eût fait avant lui.

Soyons donc fiers de notre époque, soyons fiers surtout, de notre siècle qui a vu se créer tant de merveilles, qu'il semble avoir voulu d'un bond regagner tout ce que les autres avaient perdu dans leurs tâtonnements sur le chemin de la science. Saluons ce progrès intellectuel, qui a fait place, grâce au christianisme, à la force brutale et matérielle des peuples anciens. Car, je ne vous ai parlé de la manifestation de ce progrès que dans la construction, mais c'est en tout et partout qu'éclate de nos jours la force intellectuelle : l'homme s'est montré digne de ce don magnifique qu'il a reçu de Dieu, et c'est en développant cette force intellectuelle qu'il a couvert le monde de ses prodigieux travaux.

Comme un roi superbe, il parcourt la terre sur ses chars enflammés, précédé, comme autrefois Moïse, le jour, par une colonne de fumée, la nuit, par une colonne de feu ; sa pensée ardente envahit l'univers et, portée sur les ailes de la foudre, elle en a et la vitesse et la puissance ; il s'élance comme un aigle au plus haut des nues

comme pour mieux contempler son immense royaume étendu sous ses pieds, et, comme le Léviathan de l'Ecriture, le voilà qui, déjà, plonge au sein des mers qu'il a couvertes de ses navires; son oreille entend les moindres bruits à des centaines de lieues et son œil puissant plonge dans les espaces des cieux si loin, si loin à travers les étoiles et les mondes, que l'astronome éperdu se détourne, épouvanté de se voir transporté à ces distances incommensurables qu'il s'étonne d'atteindre. Et ces étoiles, il les a comptées, il les a appelées par leur nom, il a déterminé leur course, leur vitesse, leur distance, et après avoir pesé les mondes, dans sa juste balance, il se repose, en calculant le nombre infini d'êtres vivants que son microscope lui montre dans une goutte d'eau!

Non, le Christ n'était point descendu sur la terre pour enlever aux hommes la force qu'ils avaient à leur disposition depuis le commencement du monde; il était venu seulement pour changer cette force brutale et ignorante, pour en faire la force intelligente qui devait, à son tour, faire naître les prodiges modernes. Il était venu, ce divin Réformateur, pour émanciper l'humanité, révéler l'homme à lui-même, et pour lui faire sentir qu'au dessus de sa nature matérielle il a surtout une nature spirituelle qui doit tendre sans cesse vers la perfection. Voilà pourquoi l'humanité progresse de plus en plus: depuis le commencement du monde le génie de l'homme a marché en avant, il y marche encore et y marchera toujours, semant sur ses pas des merveilles; chaque jour la civilisation resserre dans un cercle de plus en plus étroit la barbarie et l'ignorance destinées fatalement à rentrer dans les ténèbres du tombeau; chaque jour l'humanité abandonne à la machine la partie la plus pénible de ses œuvres, n'en gardant, pour elle, que le calcul et l'intelligence, et un temps viendra sans doute où les travaux les plus durs, le renversement de tous les obstacles formés par la matière sur le chemin de l'homme, seront confiés par lui à la matière elle-même. Alors, espérons-le, les hommes réservant toutes leurs forces pour l'étude et devenus enfin plus sages et plus heureux, réaliseront peut-être sur la terre ce rêve de Platon, qui voyait dans les mondes célestes le séjour d'êtres de plus en plus perfectionnés, qui, suivant les degrés de l'échelle du ciel, montaient, selon lui, jusqu'au trône de la Divinité.!

Cependant, ne nous faisons point d'illusions: sans doute il y a encore beaucoup à faire, les premières gerbes sont à peine fauchées dans les fertiles sillons de la science, mais ne désespérons

point, applaudissons aux progrès accomplis ; déjà la moisson est commencée, couronnons-nous de ses premiers épis et saluons, avec confiance, les temps futurs qui verront nos enfants faire, comme les anciens Spartiates, le serment de surpasser leurs pères !

P. COLONNIER.

L'HERITAGE DE LA REVOLUTION FRANCAISE

Trop souvent, même parmi nous, on entend vanter le mouvement révolutionnaire qui bouleversa la France à la fin du siècle dernier. " Regardez, nous dit-on, l'état actuel de la France : c'est la *liberté*, c'est la *science*, c'est le *progrès* sous toutes les formes. Voilà le glorieux héritage de la grande révolution."

Pour nous, nous avons beau regarder, à la place de la *liberté*, nous ne trouvons que l'*absolutisme* du pouvoir ; au lieu de la *science* vraiment digne de ce nom, celle de Dieu et de nos rapports avec lui, nous ne voyons que le *scepticisme* ; au lieu du *progrès*, nous ne rencontrons que la *destruction* de tout ce qui a fait et peut faire la grandeur de la mère-patrie !

On nous traitera peut-être de pessimiste, de rétrograde ; nous espérons prouver que, si nous le sommes, ce n'est pas du moins sans de solides raisons. D'autres nous reprocheront d'être trop ultramontain. Qu'ils retirent le *trop*, et nous acceptons le reste ; car ultramontain nous le sommes, et nous nous glorifions de l'être.

—Les admirateurs de la révolution française ont toujours à la bouche le mot de *liberté*. . . — " Les promoteurs du mouvement révolutionnaire n'eussent-ils donné au peuple que la *liberté*, qu'ils mériteraient de notre part une reconnaissance éternelle " ! Mais entendons-nous. Qu'est-ce que la *liberté révolutionnaire* ? — c'est la confiscation, au profit de l'Etat, de toutes les libertés individuelles et civiles.

L'homme a, de sa nature, le droit de se mouvoir librement, sans contrainte aucune, dans ses croyances, sa famille, sa propriété, sa personne. Le principe de la révolution de 1789 lui enlève ces libertés sociales.—L'homme a, par-dessus tout, la liberté du devoir ; mais la révolution ne respecte pas même cette liberté fondamentale.

La liberté, telle que léguée par la révolution, c'est l'*absolutisme* de l'Etat, c'est le despotisme ; l'instrument de cet absolutisme, c'est la *centralisation*.

La centralisation révolutionnaire est la compétence de l'Etat étendue à toutes les personnes et à toutes les choses.

Aussi Rousseau a-t-il dit que " raison et liberté dans la société rationaliste, ne sont qu'une même chose; il faut que la liberté de l'Etat l'emporte sur toute liberté individuelle et que son pouvoir soit absolu. " La centralisation est la forme pratique de l'absolutisme ; il est du reste assez facile de le démontrer ; un peu d'impartialité nous force à le voir.

Ab Jove principium. L'œuvre révolutionnaire a pulvérisé la société, afin de mieux établir le despotisme centralisateur ; aussi les états provinciaux, les parlements, les municipalités, les universités, avec leurs franchises, leur indépendance, leur autonomie, leurs privilèges, disparurent. De plus on remania la carte de la France pour morceler ce pays, de façon à ce que chaque fraction ne pût être indépendante, ni forte ; par là même on brisa plusieurs liens formés par la nature, par la coutume et par l'histoire ; c'est là la cause des contrastes si étranges d'habitudes, de caractères et de langages dans un même département. La commune seule est demeurée ; pourquoi ? Parce que l'on ne craignait pas les communes ! La centralisation administrative est ainsi arrivée comme une fatale conséquence.

L'Etat, en France, n'est point protecteur des droits individuels mais en est le maître absolu ; en voici les preuves :

La famille, dont les droits devraient être scrupuleusement respectés, souffre énormément des excès de la centralisation ; aussi le code civil français est-il *le formulaire de l'absolutisme*.

C'est ainsi que le grand sacrement, le mariage est administré par l'Etat, qui en règle les conditions, les privilèges et les devoirs ; un enfant est ou non légitime de par l'Etat. De plus, le dieu-Etat impose à ses citoyens une nourricière des intelligences, au moyen de l'obligation des études et du monopole des examens, c'est-à-dire que le père se trouve privé de l'exercice de ses droits sur la formation de son enfant.

Ce n'est pas tout, la centralisation révolutionnaire veille aussi sur la mort, en spécifiant ce que le père peut et doit laisser à ses enfants. Les agents de l'Etat s'emparent de la maison du défunt pour en faire inventaire, puis le partage, après estimation calculée, puis a lieu l'apposition des scellés et souvent la vente. Environ dix mille foyers par année sont ainsi détruits ; souvent il ne reste presque rien quand le fise a prélevé ses droits ; cette dime tue tandis que la nôtre fait vivre et laisse vivre, tout en accomplissant un devoir de justice. On voit par là que l'Etat s'est criminellement approprié les fonctions et

l'autonomie de la famille. Comment concilier la liberté avec un tel servage et une telle humiliation ?

L'Eglise même n'est point épargnée ; aussi le Césarisme centralisateur rejette la religion et met le culte catholique, dans ses manifestations extérieures, à la merci d'un maire et d'un commissaire de police. Nominations d'évêques, de vicaires généraux, de chanoines, de curés, circonscriptions d'évêchés et de paroisses, traitement des ministres du culte, attributions de fabriques et propriétés ecclésiastiques, c'est-à-dire tout ce qui constitue le droit de l'Eglise et sa vie au milieu de la société civile, est centralisé, absorbé par l'Etat, tant il est vrai qu'*abyssus abyssum invocat*, selon l'expression figurée de David. Le prêtre est rabaissé au rang de fonctionnaire, qu'un ministre laïque morigène et prive de traitement, quand il semble trop fermement remplir son devoir de pasteur et ne pas prendre au sérieux son titre de salarié. C'est quasi l'*argumentum baculinum* de Sguanarelle. Pourquoi cela ?—parce que la Révolution sait pouvoir conquérir le pays, du moment que l'évêque et le prêtre auraient peur, en faisant leur devoir, de perdre les faveurs de l'Etat.

Quant aux œuvres de l'Eglise, mentionnons la législation des hôpitaux et des bureaux de bienfaisance : *ab uno disce omnes*. Aussi quels attentats et quelles usurpations ! Il n'y a plus liberté, mais servitude partout ! Dieu laisse faire, car, selon St Augustin, il est *patiens quiæ æternus* !

La magistrature est une autre institution sociale qui devrait garder son autonomie, car la condition fondamentale de la justice est l'indépendance absolue du magistrat ; mais le principe révolutionnaire a altéré la notion de l'équité ! Sous la royauté française il n'en était pas de même. Aujourd'hui l'impartialité de la magistrature en France est suspecte ; on ne peut y compter. Car l'Etat a pris tous les moyens en son pouvoir pour détruire la race des magistrats intègres et centraliser dans sa main le pouvoir judiciaire, de même que le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif.

Aujourd'hui, et ce depuis surtout 1880, les députés, les ministres et autres injurient à leur gré la magistrature en des termes avilissants. Souvent des procureurs et des juges déposent leurs toges, pour ne point agir contre leur conscience. Le principe d'immovibilité est menacé, contesté et succombe sous les coups d'une majorité jacobine.

Enfin, l'Etat, par ses conseils académiques, juge les rivaux de

son enseignement, et, par son tribunal des conflits, qu'il préside lui-même, condamne ceux qui lui résistent ou se plaignent de ses excès de pouvoir. On peut donc dire que la liberté a fait naufrage avec la justice ; espérons que les choses changeront : "*pede pœna claudo!*"

—*Le travail et la fortune publique* sont aussi centralisés. On dit que la France est riche : c'est faux ; elle est sur la pente de la ruine. La centralisation en est cause, en mettant d'abord la richesse aux mains d'un petit nombre, qui écrase toute entreprise individuelle. Il y a plus ; remontons à l'Etat. C'est l'emprunt à jet continu, sous la 3e république ; c'est le moyen de tout faire passer à l'Etat. Sans disséquer la dette consolidée, qui est d'environ 22 milliards, la dette remboursable, à termes ou par annuités, qui est de 10 milliards, et la dette viagère, évaluée à 2 milliards quatre cents millions, en payant les coûteuses folies des laïcisations d'écoles, la corruption de l'électorat et les gros appointements des fonctionnaires et de leurs amis, et en y ajoutant 4 milliards, montant de la dette des départements, des communes et des chambres de commerce, qu'il suffise de mentionner que, pour 38 millions d'habitants, l'on arrive à la proportion de 1,000 francs par tête en capital, et de 38 francs en dépense annuelle. Th. Aubry, dans les livraisons de l'été 1889, dans l'*Union Economique* renseignera ceux qui désirent connaître ces faits plus à fonds.

Chose étrange, plus les dettes augmentent, plus les dépenses sont élevées ; singulier père de famille, vraiment ! Il s'enrichit par l'emprunt perpétuel ; quoi de plus facile que de s'accaparer ainsi du capital et de l'intérêt. L'impôt est devenu une véritable confiscation ; l'impôt solde des dépenses nuisibles ; n'est-ce point là injustice et absorption par l'Etat d'une richesse qui n'en lui appartient point ? voilà son respect de la propriété ! aussi l'état dit-il insolent : mon peuple, mes terres, mon royaume, mieux que cela, il dit : mes vassaux, mes serfs ; servage et vasselage qui surpassent de beaucoup les servitudes du régime féodal.

Jules Simon a dit : " il y a décidément incompatibilité entre ces deux idées : un peuple de fonctionnaires et un peuple libre." L'Etat s'accaparant tout, il lui faut une armée, non de serviteurs, qui peuvent parfois agir par spontanéité propre, mais de *fonctionnaires*, terme qui indique l'état d'automatisme des employés. Le nombre de ces fonctionnaires, agissant par impulsion, est déjà arrivé à un million ; c'est-à-dire que sur 37 personnes, une d'elles vit de la bourse publique et a, de par le Dieu-Etat, le droit

de se mêler des affaires de ses compatriotes ; belle proportion ! genre extraordinaire de liberté ! c'est là l'émancipation promise il y a cent ans ; *parturient montes !* Si, à ce million, on ajoutait le demi-million d'hommes qui consacrent leurs services à la guerre et à la marine, la proportion serait de 4 sur 100 ! Ces budgétivores parasites trouvent à peine place dans les vastes bâtiments de la place Vendôme et dans les vieux hôtels des ministres de la royauté, qui ne peuvent les loger tous, aussi a-t-on dû bâtir de plus grands et plus riches palais pour entretenir tous les bataillons de fonctionnaires, qui trop souvent, font fi de leur conscience et de leur honneur, leur grande préoccupation étant d'épargner au budget.

Cette manie, ce besoin d'avoir partout des fonctionnaires est tellement impérieux et fort, que l'état centralisateur prend les moyens d'investir du titre de fonctionnaires ceux qu'il ne peut nommer. Tels sont les ministres de l'Évangile et ceux qui sont élus par le suffrage universel, le maire, que l'on considère comme un vulgaire serviteur du ministre de l'intérieur, puis le garde champêtre et le cantonnier. C'est ainsi que ce monstre révolutionnaire à tentacules larges, longs et nombreux, fait sentir sa férocité, sa cruauté et sa brutalité !

Le fonctionnaire est la chose du maître barbare ; toute initiative propre et tout acte d'autorité individuelle lui sont défendus ; pour lui le "*perinde ac cadaver*" est une réalité douloureuse, tout comme la première loi dans le code militaire.

Le principe de cet état social est l'absolutisme du pouvoir central ses conséquences sont l'extinction de la vie locale.

Le danger que court l'État, dans de telles circonstances, est de préparer d'autres révolutions, car le peuple s'habitue à ne voir de source de bien et de mal que le pouvoir central. On finira par lui imputer tous les maux, ce qui causera un mécontentement général et continu ; de là à une autre révolution, il n'y a qu'un pas facile à franchir.

L'exagération de la capitale, est un autre inconvénient de la centralisation. Tout se concentre à Paris, qui monopolise toute la France ; aussi, est-ce une tête énorme sujette à l'apoplexie !

Le fonctionnarisme est ouvert même à la femme. Il y a une armée de jeune filles munies de brevet élémentaire ou de brevet supérieur, aspirant à dépenser au service de l'Université leur savoir, qui ne peut compenser l'ignorance, où elles sont peut-être, des devoirs les plus sacrés de leur sexe. Sous peu " toute jeune fille

croira recevoir avec son brevet une chaire de pédante et un bon pour élarger au budget”!

La *majorité* dans la chambre, voilà le maître, dont les volontés ne peuvent être soumises à la discussion; la force les soutient. Son omnipotence est telle qu'une seule voix peut anéantir un ministère.

Il y a juste un siècle, l'assemblée législative, qui précéda la convention nationale et suivit l'assemblée constituante, condamnait à la déportation les ministres du culte catholique qui refusaient de prêter le serment à la constitution civile du clergé; depuis lors, les choses ont été de mal en pis; il n'est donc pas étonnant que sous des auspices tels que l'assemblée constituante, l'assemblée législative, la convention nationale, le directoire et le consulat, l'Etat révolutionnaire soit rendu aujourd'hui dans une telle décadence. Aujourd'hui ce ne sont que servitudes humiliantes, ce n'est que violation manifeste et flagrante des droits les plus indéniables.

L'esprit de la France doute aujourd'hui, ce qui fait souffrir les cœurs. On prétend bien que l'inquiétude religieuse a fait place à la certitude d'une impiété dogmatique; mais il est faux que ce dogmatisme ait affermi les esprits; il nie ou affirme, mais ne prouve rien: de là le scepticisme.

De là, selon M. Lebre “toutes ces philosophies si hautaines dans leurs prétentions, si chétives dans leurs résultats, impuissantes à rien fonder,” qui ne sont habiles qu'à s'entre-détruire. Il ne reste de tout ce labeur d'intelligence qu'une critique insatiable qui n'épargne rien. Ce nouveau déluge monte, grossit, s'étend et menace déjà de son flot amer les plus hauts refuges cherchés contre lui.

“Une crise pareille traverse le monde entier. Partout chez les peuples européens, c'est un même ébranlement de croyances, une même angoisse des âmes, un même désordre des esprits. Un doute dont on voudrait en vain se dissimuler la puissance nous obsède... Dans le sanctuaire de la conscience, il nous propose l'utile à la place du juste, le bien-être au lieu du devoir. L'hôte funeste nous suit jusqu'au près du foyer domestique, et là il argumente contre la famille et la propriété; tout est mis en question, tout devient précaire, tout semble menacé.”

Il en est ainsi dans toute la France; jusque dans le salon, c'est “le doute léger ou pédantesque, sarcastique ou rêveur, dogmatique ou discret, mais souverain partout, et partout infectant et dissolvant de son souffle les mœurs, les lois, l'histoire, la politique et les arts.”

C'est ce mal qui divise le monde, après l'école et la famille.

M. Sylvestre de Sacy a dit : " Nous avons autant de peine à être de vrais croyants que nos pères en avaient à être des incrédules. "

Le scepticisme du siècle dernier en France était joyeux, car il avait les illusions de tout ce qui est jeunes, mais après les diaboliques machinations de 1789, accompagnées de la Terreur, remplaçant la liberté, le scepticisme devint douloureux.

C'est alors que l'école spiritualiste prit naissance en voulant constituer autrement la morale, la dignité de l'âme, l'immortalité, la religion naturelle. Cette école peut s'appeler rationaliste, puisqu'elle demandait tout à la simple raison, ce qui était trop réquérir ; en effet, les réponses de la déesse Raison n'étaient point satisfaisantes et créaient de nouveaux doutes ; le vide se creusait tout comme l'investigation, ce qui fit souffrir les âmes religieuses et même vulgaires.

Ces diverses philosophies ont des effets différents, mais sont dues aux mêmes causes. Quelles sont les causes de cet état morbide ? L'auteur du "*combat de la foi*," proclame que les causes sont d'abord l'ignorance, puis la fausse science de ce siècle, au point de vue intellectuel, et, quand à l'élément moral, ce sont les mauvaises passions et le désenchantement, qu'apporte le spectacle du monde et de la vie.

En démontrant la vérité de ces causes, il est facile de voir qu'elles sont dues aux principes prônés par les révolutionnaires de 89, principes dont les effets se font fortement sentir dans tous les départements de la France, de nos jours, les idées d'aujourd'hui étant nées de celles de la fin du siècle dernier.

WILBROD PAGNUELO.

(à suivre.)

VARIA

César rapporte que, quand il arrivait un événement grave chez les Gaulois, on les criait par les champs et la nouvelle parvenait à sa destination en passant de village en village avec une rapidité surprenante, de telle sorte qu'un événement arrivé à Orléans le matin était connu chez les Arvernes avant neuf heures du soir.

Cette nouvelle avait donc fait près de cent lieues en une demi-journée, par la "téléphonie" gauloise.

"Les femmes gauloises, pour avoir le teint frais, se lavent le visage avec l'écume de la bière. Les hommes pour donner à leur chevelure une couleur rouge ardent, la lavent avec de l'eau de chaux et la recouvrent de suif mêlé à de la cendre."

C'est Pline qui nous fait connaître ces particularités de la coquetterie peu raffinée des Gaulois. Si les hommes passaient leur chevelure à la lessive pour l'embellir en rouge ardent, les femmes, pour imiter un teint frais, comme c'est aujourd'hui la mode élégante, n'empêtaient pas leur visage de maquillages artistiques, qui, loin de le réparer, révèlent — risquons le cliché — "du temps irréparable outrage."

L'édit de Dioclétien fournit de précieux documents sur les prix des marchandises, les salaires des ouvriers, et des maîtres d'école.

Un maître de lecture recevait, par enfant et mois, 3 francs 10 centimes ; de calcul, 4 frs 65 c. ; d'écriture, 3 frs 10 ; de grammaire, 12 frs 40 centimes.

On y voit aussi les prix du seigle, du vin, de l'huile, des œufs, etc ; on n'y voit pas le prix des laitues. Ce fut dans sa vieillesse que Dioclétien, retiré sur les bords de l'Adriatique, arrosa des laitues pour se reposer d'avoir, pendant dix ans, arrosé avec le sang des chrétiens, la terre de Rome et de la Gaule,

On doit à l'historien grec Dion Cassius l'anecdote que voici :

“ A Lyon, l'empereur Caius (Caligula) décide qu'il est Dieu. Il se déguise en Jupiter, rend des oracles. Au milieu de la foule, un Gaulois le regarde avec une attention qui flatta le nouveau Dieu. Il fit approcher cet admirateur passionné. — Que vois-tu donc en moi ? demanda l'empereur. — Un superbe radotage.”

C'était un savetier. On le laissa retourner tranquillement à ses ressemelages, qui, si grossiers qu'ils fussent, valaient assurément mieux que le superbe radotage de Jupiter.

“ Je me trouvais, pendant un hiver, à ma chère Lutèce ; c'est ainsi, dit Julien l'apostat, qu'on appelle dans les Gaules la ville des Paris. Elle occupe une île au milieu de la rivière. Rarement la rivière croît ou diminue : telle elle est en été, telle elle est en hiver ; on en boit volontiers l'eau très pure et très riante à la vue. Comme ses citadins habitent une île, il leur serait difficile de se procurer d'autre eau. La température de l'hiver est peu rigoureuse à cause, disent les gens du pays, de la chaleur de l'Océan, qui n'étant éloigné que de neuf cents stades (500 kil. environ) envoie un air tiède jusqu'à Lutèce. Par cette raison ou par une autre que j'ignore, les choses sont ainsi. L'hiver est fort doux aux habitants de cette terre ; le sol porte de bonnes vignes ; les Paris ont même l'art d'élever des figuiers en les enveloppant de paille comme d'un vêtement et en employant les autres moyens pour mettre les arbres à l'abri de l'intempérie des saisons. Or il arriva que l'hiver que je passai à Lutèce fut d'une violence inaccoutumée ; la rivière charriait des glaçons comme des carreaux de marbre. Vous connaissez les pierres de Phrygie ? tels étaient par leur blancheur, ces glaçons bruts, larges, se pressant les uns contre les autres, jusqu'à ce que, venant à s'agglomérer, ils formassent un pont. Plus dur à moi-même et plus rustique que jamais, je ne voulus souffrir que l'on échauffât à la manière du pays la chambre où je couchais.”

“ Ma chère Lutèce,” ainsi s'exprime Julien ; il se plaisait avec les Gaulois, dont il avait le défaut poussé à l'excès : *Argute loqui*. *Argute*, pour lui ce n'était pas seulement la finesse, c'était la fourberie. La civilisation à son sens, c'était la prose élégante et le beau langage ; les rhéteurs et la rhétorique devaient servir de modèles

à l'humanité. L'admiration de Julien pour les rhéteurs lui inspira la conception bizarre de faire reculer la civilisation jusqu'au polythéisme; il ne se proclamait point athée: cela était réservé aux rhéteurs, médiocrement rhétoriciens, de notre fin de siècle.

L'année où les soldats romains, désobéissant aux ordres de Constance, proclamèrent Julien empereur de sa " chère Lutèce " celle-ci perdit le nom de *Lutetia Parisiorum* et fut appelée *Parisia civitas* dans la lettre synodale au premier concile tenu à Paris, en 360.

Julien n'habita pas dans l'île de la cité; il habita le palais des Thermes construit par Constance-Chlore sur la rive gauche de la Seine. Si les " bonnes vignes " dont il parle, plantées sur les coteaux environnants qu'il voyait du haut de son palais, donnaient du vin " au parfum délectable ", elles différaient, en cela, des vignes d'aujourd'hui qui donnent du vin détestable; quoique très pure et très riante à la vue, l'eau de la rivière, dont on buvait volontiers, faisait, à son dire, de la bière " révoltante par son odeur. "

Que le Gaulois, pressé d'une soif éternelle,
 Au défaut de la grappe ait recours aux épis,
 De Cérès qu'il vante le fils :
 Mais vive le fils de Sémèles.

(Traduction de l'abbé de la Blatterie 1735.)

L'hiver, que Julien passa à Lutèce et qui fut d'une violence inaccoutumée, arriva en 358. C'est le premier grand hiver en Europe dont il soit fait mention. Quel degré atteignit le froid dans cette année-là? Il est impossible de le préciser, puisqu'il n'y avait alors aucun moyen de mesurer l'intensité du froid et de la chaleur.

L'usage du thermomètre ne date que de 1665. En cette année, il marqua 21 degrés 2 dixièmes au-dessous de zéro à Paris. Le zéro du thermomètre centigrade correspond au 32e degré du thermomètre Fahrenheit.

" Rien n'est plus pesant en voyage qu'une bourse vide. " C'est *Sidoine Apollinaire*, évêque de Clermont, poète et écrivain latin, qui a fait ce bon mot, aussi juste en notre temps qu'il l'était au cinquième siècle.

Un poète français du XVe siècle, *Saint Gelain*, en quelque sorte, paraphrasé ce bon mot, dans une de ses piquantes épigrammes

Un bateleur fait des tours de son métier sur le champ de foire, et promet aux bonnes gens assemblés autour de lui de leur montrer le diable pour finir le spectacle, qui n'a pas été productif :

Lors une bourse assez large et profonde,
 Il leur déploie et leur dit : Gens de bien
 Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien ?
 Non, dit quelqu'un des plus près regardans :
 — Et c'est, dit-il, le diable, oyez bien,
 Ouvrir sa bourse, et dedans ne voir rien.

Et, dans sa bourse ouverte, les bonnes gens, riant du tour, font pleuvoir les sous.

Que de bonnes gens voient le diable que montrait ce bateleur, et, qui, pour le sûr, n'en rient pas.

Après un bon mot, un jeu de mots de Garbert, qui fut pape sous le nom de Sylvestre II.

“ Je me suis élevé entre trois airs, ” disait-il.

Scandit ab R. Gibertus in R ; post, papa viget R. „

Garbert est monté de Rheims à Ravenne, et depuis, pape règne à Rome.

En 1412, Charles VI donna à la duchesse de Bourgogne un livre d'heures qui coûta six cents écus, et le vicomte de Bayeux fut chargé d'en payer une partie sur les recettes de sa vicomté.

En 1470, époque où l'on imprima pour la première fois à Paris, on fit faire un antiphonaire pour la paroisse de Cerisey, en Normandie; le curé paya vingt francs à l'écrivain, somme égale à cent soixante boisseaux de blé. Les prêtres furent si contents de la générosité du curé qu'ils lui remirent pendant dix ans les deux repas qu'il était tenu de leur donner le jour de Noël et de Pâques de chaque année. Les paroissiens de leur côté firent beaucoup de présents à l'écrivain ; toutes ces largesses furent consignées dans une pièce de vers, écrits en tête du manuscrit. On y trouve les noms de tous les bienfaiteurs, et voici comment le poète s'exprime sur l'un d'eux.

Messire Jean Pichard
 Fist du bien à l'écrivain,
 Et lui donna matin et tard
 De son bon cidre et de son pain.

Sous une couverture jaune peu attrayante, le *Secrétaire des Amants* date de loin : on en trouve des traces dès 1559. Cette année-là, un nommé Pierre Hubert introduisit dans un volume d'historiettes et de vers un chapitre où il donnait " le style de composer toutes sortes de lettres, missives, quittances et promesses." Le livre eut le plus grand succès et, naguère encore, c'était un des ouvrages les plus demandés aux librairies en plein vent qui s'étaient sur les quais. La vogue du *Secrétaire des Amants* a baissé, d'où l'on a pu conclure que le style fleuri de la galanterie a également baissé.

Le *Trésor de la plume française* par Nathaniel Adam, paru vers 1622, prévoit toutes les circonstances d'intervention épistolaire. On rencontre dans ce volume des indications intéressantes sur les usages de l'époque. En écrivant à un homme de quelque degré honorable, à un gros bourgeois, à un marchand notable, on se servait du mot *monsieur*. A l'égard d'un bourgeois moyen, d'un petit marchand, d'un apothicaire, on employait le mot *sire* ; enfin *maître*, à l'égard de tout homme de métier

Aujourd'hui tout le monde est *monsieur* en France, y compris les évêques qu'on a officiellement et républicainement démonsieurisés ; mais les ministres sont Excellences, par antiphrase.

Au seizième siècle, on qualifiait encore les évêques de *Messire* et de *Révérénd père en Dieu*.

L'usage d'appeler les évêques *Monseigneur* s'établit en France au dix-septième siècle. Toutefois il fallut du temps à cette expression pour se répandre ; elle se propagea à l'exemple et à la suite du *Monsignor* italien. On disait auparavant en parlant des évêques : M. de Paris, M. de Cambrai, M. de Meaux, ou M. l'archevêque de Paris, M. l'évêque de Meaux.

On voit dans les écrits du temps que des personnages de rang jalousaient le *Monseigneur* des évêques.

Duc et pair qu'il était, Saint-Simon aurait bien voulu être monseigneurisé. Il raconte avec douleur comment Louvois et puis Colbert réussirent à faire refuser le *Monseigneur* aux ducs et à se le faire donner à eux-mêmes : quant au *Monseigneur* des évêques, il s'exprime à peu près comme le renard de la fable au pied de la treille.

" Dans une assemblée du clergé, dit-il, les évêques pour se faire

dire et écrire Monseigneur, prirent délibération de se le dire et de se l'écrire réciproquement les uns aux autres. Ils ne réussirent à cela qu'avec le clergé et le séculier subalterne. Tout le monde se moqua d'eux, et on riait de ce qu'ils s'étaient monseigneurisés.

“ Malgré cela, ils ont tenu bon, et il n'y a point eu de délibération parmi eux sur aucune matière, sans exception, qui ait été plus invariablement suivie.”

Lorsque la Révolution fut dans tout son beau, il n'y eut plus un évêque en France, partant plus de *Monseigneur*.

Bonaparte, premier consul (1801), interdit aux évêques de se monseigneuriser ; il fit insérer dans ses articles dits organiques : “ Il sera libre aux archevêques et aux évêques d'ajouter à leur nom le titre de *citoyen* ou de *monsieur* ; toutes les autres qualifications sont interdites (art. 12), y compris la particule nobiliaire *de*.

Napoléon empereur, non seulement le *de* reparait devant le nom des prélats à qui il appartient par héritage, mais encore les archevêques reçoivent le titre de *comte*, les évêques celui de *baron*, avec ou sans la particule que Napoléon ne pouvait attribuer, le nom patronymique seul ne la comportant pas. (*Almanach impérial* 1809.)

Depuis lors l'usage du *Monseigneur* est tellement passé dans la langue du peuple qu'il y a beaucoup de diocèses, où l'on ne dit point l'évêque, mais *Monseigneur* tout court.

L'éducation et les convenances maintiennent cet usage, en dehors du style “ administratif ” et du verbe grossier des radicaux.

Un évêque, aujourd'hui titulaire d'un grand archevêché, était en tournée de confirmation. Le magister du village avait fait la leçon à ses élèves sur la manière de parler *civiquement*, non pas *civilement*, au prélat. L'évêque interroge un enfant qui lui répond invariablement : Oui, Monsieur. Le curé a beau faire des signes désespérés et chercher à faire arriver le *Monseigneur* sur ses lèvres, l'enfant continue son : Oui, Monsieur. L'évêque s'apercevant de l'embarras et des efforts du pasteur, lui dit en souriant : “ Tranquillisez-vous, monsieur le curé, cet enfant parle comme un ministre : ” (*Voir l'art. de M. l'abbé Sicard, dans le Correspondant du 10 janvier.*)

Un candidat au congrès des Etats-Unis, pour prouver aux électeurs son intelligence et son sens pratique, leur raconta la pêche merveilleuse qu'il avait faite sur sa propriété située près du Missouri.

“ Ayant remarqué que le fleuve allait inonder sa ferme, il se retira avec sa famille dans un endroit plus élevé. Mais sa propriété étant entourée d'une clôture en fil de fer armée de piquants, il fit attacher aux 102.400 pointes de ces piquants des petits morceaux de viande, comme un pêcheur à ses hameçons. L'inondation dura 26 heures, et l'eau se retirant, il put revenir avec ses domestiques. Il trouva à chaque pointe de fer, sauf à trois, un poisson qui s'était laissé prendre. Cela faisait 102,397 poissons pesant en moyenne dix livres, soit 1,023,770 livres qu'il envoya vendre dans les villes voisines ”

Ce candidat législateur, à l'intelligence et au sens pratique très développés, avait fait une pêche merveilleuse dans le Missouri ; il est regrettable qu'on ne sache pas combien de dollars elle lui rapporta.

Mais on peut bien faire, ailleurs que dans le Missouri, une pêche merveilleuse, pourvu qu'on ait, comme ce Missourien, de l'intelligence et du sens pratique à un haut degré.

Bien qu'il faille pêcher en eau trouble, ce n'est pourtant pas dans la rivière ; aussi pour réussir au lieu de se servir de petits morceaux de viande comme amorces, on emploie des petits bouts de papier avec lesquels on attrape cent mille piastres et... on les emporte allégrement.

DR G.

LES DEUX FRERES

XI

(Suite.)

Ceci établi, quelle devrait être ma ligne de conduite ? Je dirais nettement à Olivier qu'il eût à prendre soin lui-même de ses intérêts, que je me posais en prétendant de la main de Sophie, qu'il m'était impossible de le servir. Libre ensuite à lui de prendre cette déclaration comme il lui conviendrait. Si mon père voyait mes prétentions d'un mauvais œil, je ne pouvais qu'y faire ; sa préférence pour Olivier ne constituait pas la règle de mon devoir. Et Sophie, aurais-je quelque chose à craindre de sa part ? Non, ce ne serait pas elle qui s'offenserait si je mettais au-dessus de tout la chance de lui plaire de remporter le prix inestimable du tournoi.

Tout cela roula dans ma tête, comme les nuages au ciel en un jour d'orage. Mon agitation allait croissant, je marchais, je m'arrêtais, le sang faisait tressaillir mes tempes. Ma lumière s'était éteinte, je continuais à marcher à la clarté de la lune. Je m'échauffais de plus en plus, il me fallait un ennemi. Je demandai un ennemi ; à la fin il se présenta devant moi ; je me pris avec lui corps à corps ; en imagination je l'étreignis de toutes mes puissances, je cherchais l'endroit où battait son cœur pour en arrêter le mouvement, je voulais sa vie, qu'il prit la mienne s'il le pouvait !

Et cet ennemi, c'était mon frère ! c'était Olivier, le plus doux et le meilleur des frères !

Si le génie du mal me poussait en ce moment, grâce à Dieu, il me poussa trop loin. Une dernière image vint se présenter à mon esprit : j'avais abattu Olivier à mes pieds ; il tourna vers moi ses yeux mourants : " Guy, me dit-il, tu diras adieu pour moi à Sophie ! "

Epouvanté tout à coup par cet horrible spectacle, je me laissai tomber sur un fauteuil. " Olivier ! Olivier ! m'écriai-je ; est-ce donc ma main qui t'a frappé ? Ah ! relève-toi ! je veux que tu vives ! C'est à moi de mourir ! , "

Des larmes jaillirent de mes yeux, je pleurai amèrement ; mon exaltation tomba peu à peu, je revins au sentiment de la réalité.

Non, ma main n'avait pas frappé Olivier, mais la perspective d'une lutte fratricide s'ouvrait devant moi. A cette pensée, je frémis d'horreur, la voie qui me conduisait là devait être mauvaise, il fallait s'y arracher à tout prix.

Retournant alors en esprit au point de départ de la fatale rivalité qui s'était élevée entre mon frère et moi, les choses m'apparurent sous un aspect tout nouveau. "Tâche d'aimer droitement!", m'avait dit Olivier, la veille de notre départ de Saint-Médéac. Mon Dieu, je ne songeais guère à aimer quand cette parole fut prononcée, elle ne m'avait fait aucune impression; désormais, elle retentissait à mes oreilles comme un avertissement prophétique. Aimais-je, en effet, droitement? Sophie n'était-elle pas la fiancée d'Olivier? N'avais-je pas pris l'engagement tacite de la traiter comme une sœur? Ah! sans doute, l'amour s'était insinué dans mon cœur lentement et à mon insu pour ainsi dire. Mais ce que je ne savais pas hier, je le savais aujourd'hui: j'aimais Sophie, je voulais me faire aimer d'elle; l'usurpation n'était plus douteuse. Dès lors, le devoir ne me commandait-il pas de céder la place à mon frère? Il l'occupait avant moi, il m'avait ouvert son âme, il s'était fié à ma loyauté. "Parle de moi à Sophie," me disait-il les premiers jours; j'avais effectivement parlé de lui, mais en cherchant à l'éliminer. Hélas! c'était bien le commencement d'une trahison. Pour l'achever, cette trahison, pour recueillir le fruit de ma fausseté, je n'avais plus qu'à déclarer hautement mes prétentions. A la vérité, Sophie était libre dans une certaine mesure; peut-être n'avait-elle donné qu'un assentiment de complaisance aux projets de son oncle, peut-être ne s'était-elle pas engagée irrévocablement vis-à-vis d'Olivier; mais, cela, je l'ignorais, ie n'avais point reçu de confiance à cet égard et il ne m'appartenait pas d'en provoquer. Pouvais-je interroger Sophie sans lui laisser voir l'intérêt qui me poussait? Ne serait-ce pas trahir encore, trahir secrètement, mais réellement? "C'en est donc fait, dis-je en m'étreignant la tête à deux mains, Sophie est perdue pour moi! Mon Dieu! mon Dieu! Pourquoi l'ai-je vue? pourquoi n'ai-je pas fui dès le premier jour? Fallait-il me laisser pénétrer par un sentiment que je dois maintenant arracher de mon cœur en le brisant, si je ne veux tuer mon frère et forfaire à l'honneur?,"

Oh! quelles angoisses durant les longues heures de cette affreuse nuit!

Enfin, la nature reprenant ses droits, je m'assoupis dans mon fauteuil. Bientôt je me retrouvai en face d'Olivier, une sourde

fureur m'animait, j'attendais de lui une parole pour en faire un crime, un geste pour y voir une insulte ; mais non, il était là, calme et placide comme une statue ; j'étouffais, une contraction nerveuse me serrait la gorge. Je me réveillais en sursaut, je fis quelques pas dans ma chambre, puis, n'y pouvant plus tenir, je descendis au jardin par un escalier de service.

Il était trois heures du matin, le jour blanchissait à l'horizon ; les objets, au delà d'une centaine de pas, n'avaient point encore de forme précise, on les voyait vaguement sans en saisir les contours ; au bas du jardin fort long et en pente assez prononcée, une vapeur serpentine s'élevait au-dessus du ruisseau qui coulait là avant de gagner la prairie ; on eût dit un large ruban de gaze flottant à sept ou huit pieds de terre ; il ne faisait pas ombre de vent, les fleurs courbées sur leurs tiges par le poids de la rosée, répandaient leurs parfums, qui se mariaient l'un à l'autre ; les oiseaux ne volaient pas encore, mais du sein de chaque buisson, ils faisaient entendre d'interminables concerts. C'était l'hymne du matin ; on respirait un air vivifiant et embaumé, tous les sens étaient ravis.

Je descendis et je remontai à plusieurs reprises l'allée qui conduisait de la maison au ruisseau ; mon sang se calma peu à peu, il se fit en moi un grand apaisement. Les mystérieuses beautés de la nature parlèrent à mon cœur. Je le compris, tous les êtres dénués de raison ont leur loi, et y obéissent fidèlement, de là résulte l'harmonie du monde matériel. Mais, au-dessus, dans le monde intellectuel, il n'y a qu'un être qui puisse accomplir la loi, c'est l'homme.

L'homme est libre, s'il suit la loi ; s'il sait, au jour de la lutte, se détacher de lui-même et dominer la passion, il remplit dans l'ordre moral la mission sublime qui lui a été donnée, il va à Dieu par le sacrifice, et ce n'est pas vainement, que sous le nom de générosité, les hommes célèbrent la plus belle des vertus.

« Serai-je égoïste ou généreux, me demandai-je en appliquant à ma situation la remarque générale que je venais de faire ? Oh ! je serai généreux, coûte que coûte ! Je ne serai ni traître, ni fourbe, ni ravisseur, j'emporterai mon âme à jamais désolée, mais droite et simple. Ah ! que Dieu me soit en aide ! »

Cette fois, la résolution était bien prise ; mon plan fut arrêté sur l'heure. On m'avait, à moitié sérieusement, à moitié plaisamment, proposé de prendre du service ; je me décidai à accepter la proposition telle quelle. M. de Brécour voulait un cadet pour son régiment, je serais ce cadet. Il s'agissait d'aller aux colonies ; on se trouvait là

fréquemment aux prises avec les Anglais pour la défense des ports ou des côtes ; c'était mon affaire. Ni les balles, ni la fièvre ne me seraient ennemies ; qu'avaient-elles à me prendre ? je ne tenais plus à rien en ce monde. Quelle blessure pouvaient-elles me faire ? je portais en moi la plus cruelle et la plus inguérissable des blessures.

XII

Une heure s'était écoulée depuis que j'avais quitté ma chambre, il faisait grand jour. Craignant d'être aperçu par les gens de la maison, j'allai m'asseoir à l'extrémité du jardin sur un banc placé au bord du ruisseau, près de jeunes mûriers que madame du Quillio avait fait planter, (elle s'amusait à élever des vers à soie.)

Là, sous l'empire de la fatigue, je m'endormis.

Au bout d'un temps que je n'aurais pu préciser, un léger bruit m'éveilla. J'ouvris les yeux, Sophie était à quelques pas de moi ; un paquet de feuilles de mûrier à la main, elle me considérait d'un air surpris et inquiet.

“ Ah ! mon Dieu ! Guy, me dit-elle, comme vous êtes pâle ! Souffrez-vous de votre bras ? ”

— Non, répondis-je en me levant, non, pas du tout . . . cependant peut-être un peu . . . je ne sais pas. „

En effet, je ne savais pas ; j'avais l'esprit troublé, j'aurais voulu dire le bonjour amical que nous échangeions d'ordinaire ; le sourire ne vint pas sur mes lèvres, la parole me manqua.

“ Mais, vous dormiez, je crois, reprit Sophie, vous paraissez abattu. ”

— Je suis sorti de très-bonne heure, le froid du matin m'a engourdi.

— C'est singulier ! . . . et pourquoi ? . . . j'ai peut-être tort de vous questionner ? ”

— Non, Sophie, vous n'avez pas tort . . . Tenez, venez vous asseoir là, accordez-moi un moment d'entretien, c'est la dernière grâce que je vous demanderai.

Sophie, je vais quitter le Plesquen.”

Elle me regarda avec ses grands yeux noirs.

Vous allez quitter le Plesquen ! répéta-t-elle d'une voix lente et en laissant tomber les feuilles qu'elle tenait à la main.

Je fis un signe de tête affirmatif ; puis pendant quelques minutes, nous gardâmes le silence l'un et l'autre. A mon air, à mon accent,

à quelque chose que je ne saurais dire, Sophie avait deviné sans doute une partie de la vérité.

“ Vous ne reviendrez pas ? reprit-elle enfin.

— Non jamais ! ”

Suivit un nouveau silence.

Sophie était assise du côté du banc qui touchait au ruisseau ; elle avait laissé tomber les feuilles de mûrier par terre ; mais deux d'entre elles restaient sur sa robe, elle les prit machinalement et, étendant les bras, elle les lâcha au-dessus de l'eau. En cet endroit il y avait un petit remous, les deux feuilles y tournèrent pendant un certain temps ; puis, saisies par le courant à un moment donné, elles descendirent côte à côte le fil de l'eau. A trois ou quatre pa plus loin, un roseau coudé par le vent barrait une partie du courant les deux feuilles touchèrent cet écueil, l'une d'elle plongeait de l'avant, elle s'engagea sous le roseau et s'y tint ferme ; l'autre après quelques oscillations, se détacha de sa compagne, le courant l'emporta, et bientôt elle fut hors de vue.

Je regardai Sophie, ses yeux avaient suivi la même direction que les miens sur le ruisseau. Peut-être s'intéressait-elle aussi au sort de ces deux feuilles ?

“ Voilà, dis-je comme me parlant à moi-même, voilà bien l'image de la vie ; pendant quelques jours on flotte sur les mêmes eaux, on voit le même ciel, on partage les mêmes émotions ; mais le courant vous sépare, l'un reste près du bord, l'autre s'en va et ne revient plus.

— Les feuilles des arbres n'ont pas de volonté, observa Sophie

— C'est vrai, et nous en avons une ; que peut-elle être contre le courant des choses. ? ”

Sophie ne répondit pas, elle ne demandait aucune explication, elle comprenait tout.

“ Enfin, reprit-elle au bout de quelques minutes, pouvez-vous me dire où vous allez ? ”

— Je vais en Amérique.

“ Oh ! que c'est loin ! ”

Il se fit un nouveau silence. Nous étions là tous les deux, la tête basse, le cœur oppressé, ne pouvant dire trois paroles de suite. Je comptais ces chers et douloureux instants ; j'aurais voulu les prolonger, mais une force intérieure me poussait à achever le sacrifice commencé.

“ Sophie, dis-je d'une voix basse et saccadée, mon frère m'a prié

d'être son interprète auprès de vous, il souffre. Il craint que vous ne vous mépreniez sur ses mobiles, il m'a demandé d'être sa caution, il s'est fié à moi, il compte sur moi ; si j'étais capable de le trahir, vous me mépriseriez justement. . . . Sophie, je suis la caution de mon frère ; Olivier est bon, son hommage est pur, il a le cœur désintéressé ; il vous supplie de le tirer d'anxiété et de lui parler avec franchise.

— Je lui parlerai, dit Sophie en se levant. J'ai eu tort de ne pas lui parler plus tôt, il saura tout. Oh ! je ne vous méprise pas, Guy ; ajouta-t-elle avec une sorte d'exaltation ; non ! non ! je ne vous méprise pas !

— Adieu ! . . . ,

Elle se hâta de tourner la tête pour me dérober la vue de ses larmes, puis elle reprit le chemin de la maison.

“ Adieu ! adieu ! Sophie ! „ répétais-je.

Je me laissai tomber sur le banc, je me cachai le visage avec les mains. Puis un instant après, je me relevais tout à coup en m'esuyant les yeux.

“ La voir ! m'écriai-je, la voir une dernière fois !

Elle touchait à la porte de la maison, elle se retourna, ses yeux parurent se diriger de mon côté ; puis, elle ouvrit la porte. . . et je ne la vis plus ! . . . je ne vis plus Sophie ! . . .

XIII

Dans les grandes déterminations morales, comme dans les efforts physiques, il y a un moment d'action suprême au delà duquel le triomphe est assuré, si la volonté persiste. Je venais de remporter sur moi-même la plus difficile victoire, mon cœur était navré ; mais ce que j'avais voulu, je le voulais encore, il ne s'agissait plus que de courir au bout sans regarder derrière soi. Je comprimai les frémissements intérieurs, je refoulai les larmes. “ Allons ! allons ! me dis-je, levons-nous et faisons vite.”

Je me levai effectivement, je traversai le jardin à grands pas, j remontai chez moi ; puis, après avoir pris ce que j'avais d'argent, j'allai frapper à la chambre qu'occupait mon père. Olivier était là, sa présence ne m'arrêta pas. Je déclarai à mon père, sans aucun préambule, que, s'il voulait bien m'accorder son agrément, j'étais résolu à entrer au service en acceptant la proposition de M. de Brécour.

Mon père était l'homme du monde le plus prompt à prendre un

parti ; néanmoins la soudaineté de ma décision l'étonna. Il me fit quelques difficultés et m'engagea à réfléchir.

Je le priai d'observer que le temps de la réflexion manquait désormais ; que, si j'avais eu tort de ne pas me prononcer plus tôt, ma résolution n'en était pas moins irrévocable, que dès lors il fallait saisir une occasion qui ne se représenterait plus.

“ Oui, c'est assez vrai, dit mon père en secouant la tête, cependant l'affaire méritait examen. Ecoute, mon ami, ajouta-t il un instant après, je serai certainement affligé s'il faut te voir partir au moment où nous ne songions qu'à goûter des joies de famille, toutefois je ne voudrais pas m'opposer à ton dessein d'une manière absolue. Il a un côté sérieux, je le reconnais. Ton long séjour à l'Ile-de-France t'a empêché d'embrasser une carrière, et j'ai eu le tort de n'y pas pourvoir de mon côté. Aujourd'hui la possibilité de réparer le temps perdu se présente inopinément, les considérations secondaires doivent être écartées. Va donc trouver M. de Brécour. Il était ces jours derniers chez M. Le Mohout, à Gouarec ; après le déjeuner tu monteras à cheval, en trois ou quatre heures tu peux aller et revenir. Ce soir nous causerons de nouveau. D'ailleurs, s'il est nécessaire d'arrêter les choses immédiatement, je m'en remets à toi, tu n'es plus un enfant, fais comme tu l'entendras.”

Précisément, je ne voulais pas revenir. M'éloigner aussi vite que possible, c'était là mon premier but. La latitude que me laissait mon père me suffisait, je ne m'expliquai point sur mes projets ; seulement, sous prétexte de faire une promenade plus agréable, je dis que j'irais à pied. Au fond je ne me souciais pas de m'embarrasser d'un cheval qu'il eût fallu ramener. Gouarec n'étant qu'à trois lieues de Plesquen, le trajet d'aller et de venir pouvait se faire le même jour à titre de simple promenade. Mon père savait que j'étais grand marcheur, il ne fit aucune objection.

Olivier avait assisté à l'entretien sans dire un seul mot, mais ses yeux ne me quittaient pas, il paraissait vouloir lire sur mon visage le mobile secret de ma détermination. Quand je quittai la chambre de mon père, il sortit avec moi, me suivit à l'office, et voulut ensuite m'accompagner sur la route de Gouarec.

Chemain faisant, je m'efforçai de parler de toutes choses d'un air indifférent : je redoutais qu'Olivier ne m'interrogât, et je sentais qu'il en avait un très-vif désir. Certes, je ne pouvais m'y méprendre, l'amitié seule l'inspirait ; dans le son de sa voix il y avait de l'anxiété, il me parlait avec douceur, on eût dit qu'il cherchait à m'a-

païser. Moi, j'étais tour à tour gai, d'une gaieté forcée et malade, ou brusque jusqu'à la maussaderie, j'avais la fièvre, je marchais à grands pas, je parlais sans cesse en changeant de sujet à chaque instant ; la tempête qui régnait au dedans de moi se décelait au dehors par une agitation que je ne parvenais pas à comprimer. Le remords et la douleur se partageaient mon âme et la déchiraient : je venais de quitter mon père, j'allais quitter mon frère, l'œil sec et sans leur dire adieu ! Ah ! ne quittais-je pas aussi Sophie ?... et il ne m'était pas permis de pleurer ! J'en voulais mortellement à Olivier, sa présence m'irritait ; par un retour de ces mauvais sentiments qui m'avaient déjà plusieurs fois animé, je cherchais à le blesser, mes remarques amères atteignaient tout ce qu'il aimait, les choses et les personnes. Il me répondait avec une extrême modération, ses expressions étaient ménagées ; il me traitait comme on traite les gens qu'on ne saurait approuver et qu'on ne veut pas contredire.

Après une demi-heure de marche, nous venions d'atteindre une croix de granit placée sur une éminence à la limite de la paroisse du Plesquen. Olivier s'arrêta.

" Il est temps, me dit-il, que je retourne au logis ; l'heure du déjeuner approche. Allons, cher frère, je ne sais dans quel sens je dois te souhaiter un bon voyage. Comment désirer que tu réussisses près de M. de Brécour ? Au delà de ce malheureux succès, je vois une cruelle séparation entre nous ; tu te lances dans les hasards et je reste dans la tristesse. Il me semble que tu te fais violence, que tu obéis à quelque impulsion fatale. Y puis-je quelque chose ? Guy, réponds-moi, y puis-je quelque chose ? "

Il y avait dans l'accent d'Olivier une si vive tendresse que je fus vaincu encore une fois. Je me jetai dans ses bras.

" Adieu ! lui dis-je, adieu ! Olivier. Tu diras adieu pour moi à mon père et à tous... adieu à tous ! et pour toujours !... Pardonne-moi, je suis bien malheureux ! "

Je m'arrachai à cette étreinte suprême et je me mis à courir comme un fou dans la direction de Gouarec.

" Guy, mon cher Guy !... " me criait Olivier, mais le bruit de mes pas étouffa bientôt pour moi le son de sa voix.

Je ne m'arrêtai qu'à l'entrée d'un taillis qui bordait la route à droite et à gauche. L'ombre des arbres me déroba aux regards, je me retournai. Olivier était toujours près de la croix à l'endroit où je l'avais quitté. Au bout de quelques minutes, il se dirigea vers la croix, se mit à genoux et se prosterna la tête sur la pierre. Peu

après, il se releva, jeta un regard de mon côté ; puis, tournant lentement sur lui-même, il redescendit la colline de l'autre côté, je le perdis de vue.

Un dernier déchirement se fit en moi. Amour, amitié, famille tout m'était enlevé à la fois, il ne me restait plus qu'à traverser l'Océan pour ajouter l'immensité de la distance à l'immensité de la douleur.

Jé repris la route de Gouarec. Je marchais mécaniquement, sans rien voir, sans penser à rien. Je m'égarai. Une paysanne qui revenait du marché me remit dans mon chemin. Je m'égarai de nouveau.

Il était près de midi quand j'arrivai à Gouarec. M. de Brécour venait de partir pour Loudéac.

M. Le Mohout, que j'avais vu au Plesquen quelques jours avant, voulut me retenir à dîner et m'offrit de me faire conduire ensuite à Loudéac. J'eus beau refuser, on n'en tint compte, il fallut rester. M. Le Mohout était un Breton de même trempe que M. du Quillio ; comme lui, du moins, hospitalier, joyeux convive, franc buveur, Malheureusement pour lui, il avait en moi un triste compagnon. Soit pour une raison, soit pour une autre, il me lâcha de bonne heure, fit atteler sa chaise et recommanda à son postillon de me mener grand train, car M. de Brécour avait annoncé qu'il passerait fort peu de temps à Loudéac. Cela étant, le mieux eût été de ne pas me retenir à dîner. En effet, lorsque j'arrivai à Loudéac, M. de Brécour était reparti pour Nantes. Il avait deux heures d'avance, je me lançai sur sa piste et je courus à franc étrier jusqu'à Vannes, où je le rejoignis enfin.

Il me reçut à bras ouverts, et fit briller de nouveau à mes yeux les plus brillantes perspectives d'avenir, si effectivement je voulais entrer au régiment d'Agénois. Tout cela m'était indifférent ; néanmoins, je le laissai parler et, quand il eut fini, je lui demandai simplement si les formalités pour mon admission seraient longues.

" Des formalités ! mon cher monsieur, s'écria-t-il ; j'ai ici un brevet de cadet-gentilhomme signé du roi, il ne s'agit que d'y mettre votre nom et tout sera dit. Tenez, tenez, poursuivit-il en tirant la pièce de son portefeuille, voilà le parchemin. Croyez-vous qu'en temps de guerre les règles habituelles soient obligatoires ? Non, non, on nous donne carte blanche, puis nous agissons sous notre responsabilité ; c'est à nous de ne pas nous adjoindre des camarades qui ne nous feraient pas honneur. Et vous, parbleu ! je vous prends les yeux fermés.

—Eh bien, répondis-je, écrivez mon nom ; “Guy de Pen-Arech.”

—Oui, oui, marmotta-t-il en écrivant, les Pen-Arech, c'est solide comme du cœur de chêne.”

Il me tendit ensuite le brevet. Je le parcourus rapidement. J'étais nommé cadet-gentilhomme au régiment d'Agénois, compagnie de la Roche-Coquet.

“Et maintenant, reprit M. de Brécour, combien demandez-vous de temps pour rejoindre ?

—Le temps strictement nécessaire pour avoir mon linge, mes habits et de l'argent.

—Écoutez, camarade, dit-il en me serrant la main, de ces trois choses une seule est nécessaire, de l'argent. Or, j'en ai à votre service, votre père m'enverra une traite par le prochain courrier. Du linge, vous en trouverez à Nantes ou à Rochefort ; des habits, inutile, vous prendrez l'uniforme immédiatement. Faisons route ensemble, je vous piloterai, je vous épargnerai bien des petits embarras. Mais, je pars, je vole à Rochefort ; on m'attend pour appareiller. Nous avons passage sur une frégate de premier rang et bien commandée ; la traversée sera rapide, sûre, agréable, ça vous va-t-il ?

—Parfaitement, répondis-je.

—A la bonne heure, j'aime les gens décidés. Soupons donc, et partons.

Après le souper, nous montâmes tous les deux en chaise de poste. M. de Brécour était un parleur infatigable, il ne demandait qu'une chose, à savoir qu'on lui répondit de temps en temps par un monosyllable équivalent au mot “présent !” de l'appel militaire. Je lui donnai sur ce point toute satisfaction ; il me conta ses campagnes, discourut une partie de la nuit, recommença le jour suivant, et ne se tut que le soir au moment où nous arrivions à Rochefort.

J'eus quelques heures pour acheter du linge et monter ma garde-robe. J'écrivis ensuite à mon père ; mais ma lettre ne fut pas longue. M. de Brécour vint m'interrompre et m'entraîner dans un cercle d'officiers où l'on m'accueillit fraternellement. Il fallait, à coup sûr, que les gens eussent à mon égard une grande dose de bienveillance, car j'assistais à tout comme un automate. Cependant, le bruit et le mouvement me faisaient du bien, j'essayais de voir et de comprendre ce qui se passait autour de moi pour m'arracher à mes propres pensées.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à bord de *la Pomone*,

frégate de trente six canons, qui, après avoir touché à la Guadeloupe, devait rejoindre la flotte de l'amiral de Grasse.

A midi, nous appareillâmes.

La Pomone était commandée par un Breton, le chevalier Hugues de Lanilis. Le nom de mon père lui était connu, il me traita on ne peut mieux et m'invita régulièrement à dîner durant les premiers jours de la traversée. Ainsi, les choses m'arrivaient à point, je ne rencontrais que prévenances ; par une sorte de dérision, la fortune semblait me combler, tandis que j'avais la mort dans l'âme.

Cet état de choses, toutefois, ne pouvait durer ; ma froideur et ma taciturnité découragèrent bien vite les bonnes dispositions de ceux qui m'entouraient. Je voulais être seul, on me laissa seul, M. de Brécour fut le dernier à m'abandonner ; il me portait un intérêt particulier, j'étais sa recrue, dans une certaine mesure il répondait de moi. Je sentais les efforts qu'il faisait pour m'égayer, et j'essayais d'y répondre ; mais ce n'était qu'un éclair, bientôt je retombais dans ma noire humeur. A la fin, voyant sa peine perdue, M. de Brécour me quitta fort mécontent, et ne m'adressa pas une seule parole.

Au fond, c'est ce que je demandais, tout ce qui me rappelait au sentiment de la vie actuelle m'était à charge ; je vivais dans le passé, je portais au dedans de moi un monde idéal. Ni la mer et ses aspects variés, ni la frégate, ni les manœuvres, ni le mouvement, de l'équipage, ni les conversations des officiers, ne me tiraient de mes rêveries. Pendant le jour, accoudé sur la volée d'un canon, je passais de longues heures devant l'ouverture d'un sabord ; là, le regard tendu vers l'horizon, je cherchais dans les formes fantastiques des nuages quelque ressemblance avec les coteaux du Plesquen ; je croyais revoir le pli d'un vallon bien connu, le cours d'un ruisseau, de grands arbres, deux ou trois maisonnettes et une lande dans le lointain. Je peuplais ce paysage aimé de figures plus aimées. Oh ! il y en avait une qui m'apparaissait toujours, mais comme elle était loin ! Si je voulais me rapprocher, elle fuyait devant moi ; je la voyais dans la prairie, j'accourais, elle était déjà sur le coteau. Je lui tendais les bras : " Ah ! Sophie ! Sophie ! " elle se retournait, me jetait un dernier regard, puis ses formes s'altéraient peu à peu, elle s'évanouissait comme une légère fumée. . . ce n'était point Sophie.

" Non, non, me disais-je en sortant de ce rêve, non, ce n'est point Sophie, c'est un nuage chassé par le vent. Sophie . . . mes yeux ne

la verront plus ! mes oreilles n'entendront plus sa voix ! le bruit de ses pas n'éveillera plus de joyeux échos dans mon cœur ! . . .”

Alors je tombais dans un sombre désespoir, je haïssais la vie, j'aurais voulu en sortir violemment, mais non par mes mains ; il me restait la force de repousser cette lâche et mauvaise pensée. Puis à mesure que la crise s'éloignait, mon imagination recréait de nouveaux fantômes que chassait un nouveau réveil. Et c'était là le cercle douloureux dans lequel je tournais perpétuellement.

Ma vigoureuse constitution s'altéra, j'avais perdu le sommeil et l'appétit, il me vint quelques accès de fièvre ; sous le tropique, nous eûmes de longs calmes et d'accablantes chaleurs, les forces m'abandonnèrent, la fièvre ne me quitta plus, je tombai dans un profond marasme. Enfin, mon état devint tellement grave, que la frégate se trouvant à la hauteur de la Martinique, le commandant et M. de Brécour se déterminèrent à me débarquer, dans la crainte que je ne mourusse à bord. On me descendit sur un matelas dans une embarcation, je fus conduit à terre, et, de là, porté à l'hôpital militaire à Fort-Royal.

Je n'avais plus la conscience exacte de ce qui se passait autour de moi ; je voyais, j'entendais, mais, comme on voit, comme on entend au moment de s'endormir ; je ne souhaitais que le repos et le silence, c'était là le bien suprême à mes yeux. On fit de moi ce qu'on voulut, je n'avais pas de maladie caractérisée, les médecins tâtonnèrent néanmoins ; des remèdes me furent administrés, j'obéissais avec la soumission muette d'un enfant.

XIV

Il s'écoula plusieurs mois. J'en étais arrivé à un tel degré de faiblesse que je ne pouvais plus me retourner dans mon lit.

Encore un peu de temps et je me serais éteint là misérablement, si le hasard ne m'eût amené un secours inattendu. Le chirurgien en chef de l'hôpital ayant été appelé chez un planteur, M. de Puylhéri, qui demeurait à deux lieues de Fort-Royal, eut, je ne sais à quel propos, occasion de parler de moi. “ Il avait, disait-il, parmi ses malades, un cadet breton qui s'en allait mourir consumé par une fièvre hectique. Et voyez, ajouta-t-il, à quoi tiennent les choses, si nous avons une succursale hors de nos murs brûlants, ce jeune homme, j'en suis convaincu, se tirerait d'affaire. On respire ici ; chez nous on étouffe. ”

M. de Puylhéri n'était pas homme à laisser tomber à terre une semblable parole. Dès le jour même il vint à l'hôpital, obtint sans peine qu'on me confiât à lui, me fit transporter à son habitation et m'y soigna comme si j'eusse été son fils.

L'air vivifiant de Belle-Assise, l'habitation s'appelait ainsi, produisit sur moi d'heureux effets. La fièvre céda, le sommeil et l'appétit me revinrent, et surtout mon esprit se calma ; car malgré mon apathie apparente, il se faisait dans ma tête un travail incessant, confus et douloureux. J'étais poursuivi par cette idée que dans un moment de fureur j'avais trahieusement frappé un ami. D'autres fois, il me semblait ressentir moi-même une blessure profonde couché à terre, dévoré par le soleil, je ne pouvais pas me relever.

Avec la fièvre disparurent ces imaginations fatigantes ; je goûtai un peu de repos, mais mon intelligence resta faible. J'avais perdu la mémoire, je ne savais ni où j'étais, ni d'où je venais ; les figures des nègres qui me servaient m'intriguaient particulièrement. Je me broyais à l'Ile-de-France, et pourtant, à cette persuasion se mêlaient des souvenirs vagues d'un départ, d'une traversée sur mer, d'un séjour en Bretagne, de joies et de chagrins éprouvés je ne sais où ; il y avait dans ma vie un intervalle dont je ne me rendais pas compte ; puis ne pouvant fixer mon attention, j'abandonnais cette recherche. Ainsi, par une admirable disposition de la Providence, les mouvements de l'âme se ralentissent ou cessent tout-à-fait, quand notre frêle machine n'en peut plus supporter le contre-coup.

Cependant, M. de Puylhéri venait me voir tous les jours. Il savait mon nom et ma qualité de cadet, rien autre chose. Il m'interrogea discrètement ; je l'interrogeai à mon tour. Enfin, peu à peu l'édifice du passé se reconstruisit intégralement à mes yeux. Ah ! combien l'oubli total eût mieux valu pour moi que la claire vue des choses !

Toutefois, le temps, la maladie, l'affaiblissement, avaient agi sur moi, mes impressions n'étaient plus aussi vives, je considérais mon malheur comme une nécessité fatale de ma destinée, la vie m'accablait moins, elle m'était devenue indifférente. Dans cette nouvelle disposition, grâce à Dieu, mon cœur remporta une victoire complète sur les sentiments mauvais ; je rendis justice à Olivier, il n'avait pas cessé d'être bon, droit et confiant, je ne pouvais l'accuser de mon infortune, il l'avait même ignorée, et jusqu'au dernier moment, son affection plus forte que ma froideur, ne s'était pas démentie.

L'emportement de la passion cessant, survivait en moi une tristesse inconsolable qui retarda l'achèvement de ma guérison. M. de

Puylhéri, ignorant les vraies causes, ne pouvait assez s'étonner du contraste que présentait ma force apparente et le profond abattement où m'avait jeté une maladie sans caractère définissable. Néanmoins, de même que les fous ont des moments de lucidité, j'avais des instants d'oubli, alors je rentrais dans mon naturel, je devenais plus sociable.

“ Ah ! jeune homme, me disait alors M. de Puylhéri, je suis seul en ce monde, j'ai du bien, je serais tenté de vous demander de rester avec moi : il y a en vous un charme qui me séduit ; mais aussi parfois, vous me désolez ; vous ne vivez pas sur cette terre, votre regard cherche dans l'espace, on dirait quelque germe de folie. A l'âge où l'on s'attache fortement, vous paraissez ne rien aimer ; sous votre physionomie, on devine une belle âme, et votre âme ne se montre point. Etes-vous déjà revenu des choses ? Avez-vous été trompé ? Quel est ce mystère ? ”

A cette question, je secouais la tête, une larme gonflait ma paupière, j'étais touché, mais je gardais le silence. La seule pensée de retracer par la parole des événements si récents et si cruels me faisait frémir.

L'excellent homme n'avait que trop raison de dire que j'étais incapable d'aimer ; rien ne pouvait désormais combler le vide de mon cœur, je ne me souciais rien au monde. Depuis mon départ de France, quatorze mois s'étaient écoulés, je n'avais pas eu la plus petite nouvelle de ma famille. A peine y pensais-je, ou plutôt si j'y pensais, loin de m'inquiéter de ce long silence des miens, j'en éprouvais une secrète satisfaction. Et qu'attendre, en effet, d'une de ces missives ordinairement tant désirées, sinon la confirmation de ce qui causait mon désespoir ? J'aurais dû écrire de mon côté ; je n'écrivais pas, je me payais de mauvaises raisons, je me disais que ma lettre de Rochefort demandait toujours une réponse. Je ne voulais pas voir que mon départ, prévu à la Martinique, et la mort de M. de Brécour, tué dans une rencontre avec les Anglais peu de jours après notre séparation, expliquaient, non que mon père ne m'eût pas répondu, mais bien que sa réponse ne me fût pas parvenue.

Lorsque ma longue convalescence toucha à son terme, je ne songeai pas davantage à rejoindre mon régiment qui, du reste, venait de rentrer en France. On ignorait apparemment ce que j'étais devenu, on me laissait tranquille : je ne demandais pas mieux.

Je vivais au jour le jour dans la plus complète inoccupation de corps et d'esprit. M. de Puylhéri m'avait offert de l'argent si je vou-

lais partir, des chevaux si je voulais me promener, des livres si je voulais me distraire. Je n'acceptai que les livres, et parmi ceux-ci, un seul me suffit, *Gulliver*, s'il me souvient bien. Le matin dès l'aube, j'allais, mon livre à la main, respirer le frais, sous de grands arbres à peu de distance de l'habitation ; là, je me couchais à la renverse sur le gazon, et, les yeux dirigés vers le zénith, je contemplais indéfiniment la cime des arbres agitée par le vent et les feux de lumière sur les feuilles qui présentaient alternativement au soleil leur face inférieure et leur face supérieure. Les heures s'écoulaient et je croyais ne penser à rien. Oh ! si, je pensais, je pensais toujours . . . A quoi pensais-je ? à qui pensais-je ? Hélas ! faut-il le dire ?

Durant la journée retiré dans ma chambre, je rêvais encore. Le soir, M. de Puyhéri me mettait en réquisition pour l'accompagner dans ses promenades aux environs ; nous parlions peu cependant ; à force de prendre sur moi, je parvenais à soutenir la conversation. Le lendemain recommençait le même train de vie, puis le jour suivant et le jour d'après. Il semblait que l'habitation de Belle-Assise fût à moi. Dans tous les cas, l'extrême bonté de M. de Puyhéri eût pu me le laisser croire, il ne me parlait point de départ et, moi, je n'y pensais nullement.

XV

Cependant, un matin, le 9 octobre 1783, cette date est restée profondément gravée dans ma mémoire, le supérieur d'un couvent de franciscains situé à un quart de lieue de Fort-Royal, vint à Belle-Assise et s'entretint avec M. de Puyhéri. D'ordinaire, les allants et venants n'attiraient aucunement mon attention, nulle affaire ne me concernait. Il n'en fut pas ainsi cette fois : j'avais été l'objet de la visite du supérieur. A la fin du déjeuner, M. de Puyhéri m'apprit qu'un jeune novice, Breton, arrivé de la Guadeloupe depuis deux ou trois jours, et de France précédemment, désirait me voir.

A cette nouvelle je ne manifestai pas grande émotion, précisément parce que j'en ressentais une que je n'osais pas avouer. Sans nulle doute, ce jeune novice m'apportait une commission verbale de mon père ou de mon frère ; car moi je ne connaissais aucun religieux franciscain. Il était donc enfin venu le moment où j'allais entendre un récit auquel ma bouche devrait applaudir tandis qu'il jetterait mon âme dans un deuil éternel. N'importe il fallait subir cette dernière torture.

Au sortir de table, je montai à cheval ; j'aurais pu faire le trajet à pied, mes forces étaient revenues, mais je ne voulais pas languir en route. J'arrivai au couvent à dix heures. On me fit entrer dans un parloir blanchi à la chaux et muni de siège de paille ; un christ appendu au mur, formait le seul ornement de la pièce. Le frère convers qui m'avait introduit, sourit d'un air d'intelligence en entendant mon nom, et me pria de m'asseoir : " Vous aurez, me dit-il, une demi-heure à attendre, parce que les Pères sont présentement à la chapelle. "

" Une demi-heure ! pensai-je, une demi-heure d'attente, il ne manquait plus que cela ! " Je me jetai sur une chaise. L'instant d'après j'allai à la fenêtre, elle donnait sur une cour intérieure où l'on ne voyait que de grands murs. Je revins m'asseoir. Au bout d'une minute, je me levai de nouveau, je fis quelques pas vers une porte située en face de celle par où j'étais entré, je tournai le bouton de la serrure ; cette porte communiquait avec un long et sombre corridor. Tout cela m'était odieux ; mais j'avais besoin de mouvement, je m'avançai dans le corridor. Il recevait le jour d'un côté seulement par des ouvertures fort étroites. La lumière tombait sur la muraille opposée et y éclairait des gravures représentant diverses scènes de la vie de saint François d'Assise. Je me promenai de long en long dans ce corridor. Peu à peu on s'habitua à son obscurité, on y respirait un air pur et frais, le silence appelait la méditation. Je m'approchai du mur sombre ; il portait, lui aussi, une grande quantité de gravures que je n'avais pas aperçues d'abord ; elles représentaient les religieux franciscains canonisés ou béatifiés depuis la fondation de l'ordre. " On les nomme bienheureux ceux-là ? me dis-je. Oh ! oui, bienheureux, car leurs espérances n'ont point été trompées ; bienheureux, car il possèdent à jamais l'immuable objet de leur amour. Ah ! la paix durant la vie, le bonheur au-delà, n'est-ce pas tout ? " Et, d'une gravure à l'autre, je contemplais ces visages de saints. Rien ne me garantissait la ressemblance, l'art me paraissait souvent absent ; mais, chose frappante, le peintre, bon ou mauvais, ancien ou moderne, savant ou ignorant, naïf ou habile, en reproduisant les traits de son personnage, avait toujours cherché à leur imprimer un caractère de paix. Ainsi c'est l'universelle opinion que le sacrifice engendre la vertu et que la vertu donne la paix. Or, l'universelle opinion n'est-elle pas nécessairement vraie ?

Tandis que je faisais ces réflexions, un bruit de pas nombreux sur les dalles du corridor parvint à mes oreilles. Je ne voyais personne ; le corridor tournant à gauche, à son extrémité, se prolongeait.

geait dans l'intérieur du couvent, mais le bruit se rapprochait. Je me dirigeai vers le parloir afin de ne pas me trouver ma¹ à propos sur le passage des religieux. Au moment où j'arrivais à la porte du parloir, les religieux débouchèrent à l'autre bout du corridor, j'en comptai sept. Ils remontèrent un escalier qui conduisait au premier étage; l'un d'eux les quitta et vint de mon côté. Je supposai que c'était mon novice. Sa grande taille me l'avait fait remarquer de très-loin, mais, comme il longeait le côté sombre du corridor, je ne pouvais distinguer ses traits. Cependant, à mesure qu'il se rapprochait de moi, quelque chose, dans sa démarche, me causait un étonnement croissant. "Ah! mon Dieu! me disais-je, quelle ressemblance! on dirait que c'est Olivier... Mais si... mais si, c'est lui!" Il fit encore quelques pas, je le reconnus tout à fait.

"Olivier!" m'écriai-je.

Il vint à moi les bras étendus et me sera tendrement.

"Guy! mon cher Guy!" me disait-il.

Mais je l'entendais à peine, mon cœur cessa de battre un instant, je crois, mes jambes fléchirent, je m'appuyai contre le mur. Olivier me soutient et me fit faire deux ou trois pas vers le parloir.

"Elle est morte! murmurai-je en m'affaisant sur une chaise.

—Non, mon cher Guy, répondit Olivier. Elle vit... pour toi. C'est moi qui suis mort... à elle et au monde."

Je restai pendant quelques minutes comme anéanti par une émotion telle que je n'aurais pu en éprouver une plus forte sans mourir. A la fin, les larmes coulèrent de mes yeux, je me remis graduellement.

Olivier s'était assis à côté de moi, il tenait une de mes mains serrée dans les siennes. Le premier il rompit le silence.

"Je l'aimais beaucoup, dit-il d'une voix un peu tremblante, mais ce n'est pas moi qu'elle aimait. Je lui ai rendu sa parole, et je me suis jeté dans les bras de Celui qui console de tout, qui remplace tout, qui surpasse tout."

Il avait les yeux fixés sur le christ placé en face de nous. Une larme se forma au coin de son œil et roula sur son habit de religieux.

"Ce sera la dernière," dit-il avec un sourire angélique.

Moi, je pleurais toujours, je pleurais d'admiration en voyant Olivier.

"Ah! m'écriai-je, si je t'avais bien connu! quand je songe que j'ai été sur le point de te trahir!

—Mais tu ne l'as pas fait, frère; tu t'es sacrifié héroïquement.

—Oh! non point héroïquement: j'ai fui, parce que je craignais d'être trop mauvais. Mais toi! Olivier... toi!..

—Moi, je n'ai rien fait, dit-il d'un air de simplicité convaincue. Dieu m'a parlé, m'a soutenu, m'a conduit, voilà tout."

Nous demeurâmes silencieux. J'avais l'esprit tellement bouleversé que je ne pouvais démêler mes idées. Cependant lorsque je repris la parole, instinctivement je sentis qu'il y aurait cruauté de ma part à interroger Olivier sur certains détails; je lui parlai de mon père et de Saint-Médéac, je ne nommai pas le Plesquen. A son tour, il me demanda ce que j'étais devenu, pourquoi je n'avais pas écrit, comment il se faisait que je me trouvasse à la Martinique. Mes réponses le surprirent à plusieurs égards; cette maladie sans cause, ce long silence, lui paraissaient extraordinaires. Néanmoins il n'insista pas là-dessus. De mon côté, j'appris qu'il avait quitté mon père pour entrer au noviciat peu de jours après mon départ; que, dans ces derniers temps, les lettres que mon père lui écrivait trahissaient une si vive inquiétude à mon sujet qu'il avait demandé à ses supérieurs la permission de se mettre à ma recherche enfin, que c'était à la Guadeloupe seulement qu'il avait su par un ancien matelot de *la Pomone* le débarquement d'un jeune cadet, à la Martinique, à une époque correspondant à celle de mon voyage. Il me souvint alors qu'en écrivant de Rochefort à mon père, je n'avais pas, dans mon trouble, dit le nom du bâtiment sur lequel je devais m'embarquer. Cette omission et la mort de M. Brécour expliquaient comment on avait perdu ma trace.

Nous devisâmes longtemps, Olivier et moi; je goûtais près de ce bon frère la joie la plus douce, et, en vérité, je puis le dire, ma joie était pure d'égoïsme; j'oubliais momentanément que je serais appelé à recueillir le prix d'un sacrifice irrévocable. Ce que j'aimais ce que j'admirais en Olivier, c'était la force, la droiture, la générosité, la candeur de son âme; jamais il n'avait été si beau, si calme, si souriant. De temps à autre je le regardais à la dérobée; sur son front, dans ses yeux je croyais voir je ne sais quel signe céleste. Cette paix des saints dont, peu avant, quelques images muettes et sans vie m'avaient donné l'idée, je la retrouvais sur un visage où la beauté, la jeunesse et la vertu brillaient d'un éclat incomparable. Oh! c'était un spectacle digne des anges. Il me fut donné, en le voyant, de comprendre pourquoi Dieu se complaît dans son ouvrage et poursuit d'un amour infini la créature arrivée à ce degré de perfection et d'achèvement.

Olivier, lui, ne soupçonnait point la nature des sentiments que sa vue m'inspirait, mais il croyait à mon amitié, la sienne, pour moi, était plus vive encore, s'il se pouvait. Nous nous oubliâmes pendant des heures dans les épanchements de la plus fraternelle tendresse. Enfin, il fallut se séparer : Olivier reprit le chemin de sa cellule, et moi je revins à Belle-Assise où M. de Puylléri m'attendait avec inquiétude ; l'heure du souper approchait, et j'avais oublié de dîner.

XVI

J'étais fort embarrassé vis-à-vis de M. de Paylléri ; il avait tous les droits imaginables à ma reconnaissance ; il m'avait sauvé la vie ; ses bons soins, sa sollicitude de tous les jours, son affection gratuite, me faisaient un devoir de lui témoigner une confiance sans réserve, et certes, pour ma part, j'étais disposé à ne lui rien refuser. Or il m'interrogeait du regard et de la parole ; il me demandait si j'étais content de ma visite au couvent, si j'avais reçu de bonnes nouvelles, si mon jeune compatriote connaissait ma famille. Mais ces questions mêmes me faisaient voir que le supérieur des franciscains n'avait pas jugé à propos de l'instruire. Olivier voulait-il donc cacher une histoire dont le secret lui appartenait pour moitié au moins ? Et cela étant, que faire ? Garder un silence absolu ? — Rien ne serait plus cruel. — Parler comme un diplomate, faire des réticences ? — Je n'en aurais pas le pouvoir, la vérité m'échapperait malgré moi. — Non, non, il n'y avait qu'un parti à prendre ; M. de Puylléri méritait mille fois de tout savoir ; à ma place, Olivier l'eût certainement pensé comme moi. Je n'hésitai plus. Lorsque, après le souper, nous eûmes, en nous promenant, gagné un tertre dont la vue s'étendait jusqu'aux murs lointains du couvent qui abritait en ce moment mon bien-aimé frère Olivier, je commençai mon récit, que venait de provoquer une nouvelle question de M. de Puylléri. Remontant à quinze ou vingt années dans le passé, je lui appris les rares qualités d'Olivier enfant, notre amitié, notre première séparation, mon retour en France, notre séjour au Plesquen et tous les détails de la rivalité qui y avait pris naissance, puis mon départ et ma tristesse désespérée, et les commencements de ma maladie. Enfin, parvenu à ce point, je dis que j'avais trouvé au couvent, quel était ce novice breton, et ce qu'il me voulait.

Quand j'eus achevé, M. de Puylléri essuya ses yeux humides de larmes.

“ Mon ami, me dit-il en me serrant la main, Dieu n'a pas voulu me donner des enfants. Si j'avais eu deux fils comme Olivier et Guy de Pen-Arech, j'aurais été trop heureux sur la terre.

— Non ! non ! m'écriai-je, ne me comparez pas à Olivier ; c'est lui seul qui vaut.

— Allons, je veux bien, Olivier vaut beaucoup ; cependant il ne vaut pas seul. Mais ne contestons pas ; contez-moi encore quelque chose, je ne saurais me lasser de vous entendre.”

Je repris la parole.

A onze heures nous regagnâmes l'habitation.

“ Bonne nuit ! bonne nuit ! mon cher Guy, me dit M. de Puylhéri en m'embrassant affectueusement ; allez rêver à la Bretagne. Moi, je vais songer à la triste solitude où je serai dans quelques jours.”

Il ne se trompait guère en ce qui me concernait : ma pensée me transporta plus d'une fois de l'autre côté de l'Océan ; mais je me reprochais bien vite d'avoir obéi à cet entraînement ; je n'osais pas ouvrir mon cœur à la joie, il me semblait que c'était un sentiment coupable ; je revenais à Olivier, j'aurais voulu lui demander pardon de l'avoir quitté un instant.

Le lendemain, je retournai au couvent des franciscains. M. de Puylhéri voulut m'accompagner. Nous trouvâmes Olivier occupé à faire l'école à une trentaine de petits enfants nègres. Il nous demanda la permission de continuer. La leçon tirait à sa fin ; nous y assistâmes pendant quelques minutes. Véritablement, c'était le plus touchant spectacle que de voir ce beau jeune homme, sur le front duquel resplendissait l'intelligence, se baissant jusqu'à terre pour indiquer les lettres de l'alphabet à de pauvres créatures qui n'avaient guère d'humain que la charpente osseuse. Sans s'arrêter à la grossièreté de l'enveloppe, le disciple de saint François allait au fond chercher l'âme pour l'éclairer, l'élever et la purifier.

Lorsque les enfants furent partis, Olivier vint à nous. Je lui nommai M. de Puylhéri ; il le remercia avec effusion. Puis nous allâmes nous promener sous les ombrages du jardin.

Après avoir parlé de la France, cet éternel sujet d'entretien pour es exilés, de la guerre qui venait de finir, de la colonie qui avait tant souffert, il fut question de mon départ. Olivier souhaitait que je retournasse, dans le plus bref délai, près de mon père, dont l'affliction et l'inquiétude étaient extrêmes. M. de Puylhéri reconnaissait la force de cette raison, mais il n'avait pas le courage de se résoudre à une séparation ; il avait conçu pour moi le plus vif attachement. Je

ne voulus point donner mon avis. Il était conforme à celui d'Olivier, à coup sûr : au lieu d'un motif de retour j'en avais deux ; mais je résistais de toutes mes forces à mes secrets désirs ; je luttais afin de ne pas rester trop au-dessous de mon généreux frère. Du reste, Olivier n'eut pas de peine à persuader M. de Puylhéri, et celui-ci, la chose décidée, nous apprit qu'il y avait dans le port deux ou trois navires en partance. La paix venait d'être signée : le commerce se hâtait d'en profiter.

Dès le soir même, mon passage fut retenu à bord de *la Jeune-Louise*, de Nantes, dont le départ devait avoir lieu le dimanche suivant.

C'était M. de Puylhéri qui avait traité avec le capitaine. Cet empressement de sa part me surprit au premier abord ; mais mon étonnement cessa quand je le vis, lui aussi, faire ses malles. Sans en dire mot, il s'était décidé à profiter de l'occasion pour revoir la France, où il n'avait pas mis le pied depuis le commencement de la guerre.

Pendant le reste de la semaine, je ne bougeai pas, pour ainsi dire, du couvent des franciscains. Olivier passait avec moi tout le temps que lui laissaient l'école des petits nègres et ses exercices religieux. Nous étions avares de ces dernières heures ; nous aurions voulu les économiser, en rejeter quelques-unes dans l'avenir comme autant d'étapes lointaines ; mais non, elles coulaient malgré nous.

XVII

Enfin arriva le jour de la séparation. La veille, M. du Puylhéri s'était rendu à bord de *la Jeune-Louise* pour présider à notre installation, et il avait obtenu du capitaine qu'on vînt me prendre avec une embarcation du port dans une petite crique située à six cents pas du couvent.

Olivier m'accompagna jusque-là. Nous nous donnions le bras ; nous échangeions de rares paroles. Moi, du moins, je ne trouvais rien à dire ; la pensée que je quittais un frère qui renonçait à tout pour tout me céder revenait sans cesse à mon esprit. J'allais donc sceller moi-même la pierre du tombeau où s'ensevelissait tout vivant celui dont j'avais ruiné les espérances. Cette idée me perçait le cœur. Olivier devina probablement ce qui se passait en moi.

— " Mon cher Guy, me dit-il, je ne veux pas te laisser partir avec un doute qui pourrait se mêler plus tard à ta joie. Peut-être songe-

rais-tu que la place occupée par toi au foyer domestique appartenait à un autre, que tu ne l'as conquise qu'en remportant une triste victoire, et qu'il y a quelque part, bien loin, un malheur qui sert de rançon à ta félicité. Ne crois pas cela, Guy, ne crois pas cela. Le jour où j'ai aimé Sophie—je la nomme pour te faire voir que le calme est rentré dans mon âme—je me suis dit qu'elle ne serait jamais mienne, si je n'avais la certitude que son cœur se donnait spontanément au mien. Cette certitude, je ne l'avais pas quand tu es venu au Plesquen. La place était libre ; tu l'as prise, et tu l'as prise sans le vouloir. Va, je sais qu'on ne délibère point en pareil circonstance. Et maintenant, de malheur il y en a pas. J'ai eu, dans les premiers temps, des heures cruelles ; tout est fini désormais. J'ai choisi la meilleure part, j'en ai le plus doux et le plus profond sentiment. Les perspectives du passé se sont éloignées de moi comme ces îles de l'Océan qui charment un instant le passager, mais ne sauraient l'arrêter parce qu'il soupire après la véritable patrie. Point de regrets, Guy, point de remords : Olivier n'est point malheureux."

Je serrai silencieusement la main d'Olivier ; j'étais incapable de répondre.

Il reprit la parole peu après et m'entretint de mon père.

Quand nous arrivâmes à la crique, on m'attendait depuis une demi-heure ; la *Jeune-Louise* était en panne à une demi-lieue au large. On me pressa d'embarquer.

Je me jetai dans les bras d'Olivier.

"Pourquoi nous séparons-nous ? lui dis-je. Ne pourrais-tu pas venir ? ou plutôt ne devrais-je pas rester ?

—Non, me répondit-il, nos voies sont différentes. Espérons que la Providence nous ménagera des rencontres ; en attendant, que chacun courre à son but.

—Adieu ! frère, adieu ! va où le bonheur t'appelle : pour toi, il est là-bas ; pour moi, il est là-haut !"

Du geste il avait montré l'horizon, puis du regard il indiquait le ciel. En effet, sa part était la meilleure. Je le compris en voyant son visage transfiguré. De lui à moi il se fit une secrète communication de courage.

XVIII

Une demi-heure après j'étais à bord de la *Jeune-Louise*. Il venait grand frais, nous fîmes bonne route. A midi, les points élevés

de la Martinique n'apparaissaient plus que comme des îlots brumeux ; ils s'effacèrent graduellement, puis on cessa de les voir.

“ Adieu, Olivier ” répétais-je une dernière fois en moi-même.

Pourquoi raconterais-je ma nouvelle traversée ? Il n'y en a qu'un mot à dire : elle fut bien différente de la première. Ce n'était plus contre le désespoir que j'avais à lutter, mais contre l'enivrement de la joie. Quand je le sentais me gagner, je disais à M. de Puylhéri : “ Parlons d'Olivier, ” et durant des soirées entières nous parlions de lui.

De Saint-Naxaire, où j'arrivai à la fin d'octobre, je volai à Saint-Médac. Mon père me reçut avec une émotion profonde. J'avais craint parfois qu'il ne m'accusât intérieurement du départ d'Olivier. Loin de là : il fut plus affectueux que jamais pour moi ; il ne me dit pas un mot qui pût me donner à penser qu'il me rendait responsable des événements.

Une semaine après mon arrivée, M. de Puylhéri remplissant la promesse qu'il m'avait faite, vint à Saint-Médac. Mon père et lui se prirent de grande amitié dès le premier jour.

“ Je ne suis plus seul, me dit mon père le lendemain ; tu n'as plus cette raison à m'opposer. Va donc, comme je te l'ai déjà dit, chez madame de Trévenin ; je t'ai annoncé, tu es attendu. ”

En Bretagne et dans ce temps, les choses se faisaient avec simplicité. On m'avait annoncé effectivement chez madame de Trévenin car la première personne que j'y rencontrai en entrant dans le saut fut celle que j'avais cru saluer d'un dernier regard dix-huit mois avant.

Je demeurai d'abord sans parole ; puis j'essayai de balbutier je ne sais quoi. Sophie me répondit par des larmes.

“ Avez-vous vu Olivier ? murmura-t-elle enfin.

— Oui, répondis-je, j'ai vu Olivier ; il a dans le cœur la paix de Dieu, et sur le visage la béatitude d'un saint.

— Oh ! Guy, est-ce vrai ? Soyez béni pour ce que vous me dites. ”

Madame de Trévenin entra suivie de sa fille. Sophie se remit, mais sur son front restait une légère teinte de mélancolie.

Le soir survint M. du Quilio avec tout son monde : ce fut un grand brouhaha. Je ne voulais passer chez madame de Trévenin qu'un seul jour ; on en exigea deux.

Une heure avant mon départ, M. du Quilio me prit par le bras et m'entraîna dans une embrasure de fenêtre.

“ Ça mon cher Guy, me dit-il, cette fois point de fiançailles : les

choses languissent et tournent mal. Voilà ce cher trésor de Sophie qui a manqué mourir de chagrin, et je n'y comprends quoi que ce soit ; elle parlait de l'un et aimait l'autre. Les femmes sont incroyables. Enfin bref, aujourd'hui, si tout le monde est d'accord, ne perdons pas de temps, et commencez par donner votre démission de cadet, puisque la guerre est finie. ”

Je ne pus m'empêcher de sourire en répondant à M. du Quillio que j'étais à sa disposition et à celle de mon père, et que nul retard ne viendrait de moi.

“ C'est bien reprimé, j'ai un bail à passer jeudi. Vendredi, je serai chez mon vieux camarade : dites-le-lui de ma part. ”

Il tint parole.

Un mois après, nous étions à Saint-Médac, mon père, Sophie et moi, heureux de respirer un peu au sortir des fêtes bruyantes qui avaient eu lieu au Plesquen.

“ Ma fille, dit mon père à Sophie, j'avais deux enfants sous mon toit ; Dieu m'en a pris un, mais il vous a envoyée pour le remplacer ; soyez donc ici chez vous, cette maison est la vôtre, réglez-y en maîtresse, comme vous réglez dans le cœur de Guy. Aimons-nous tous les trois, et parlons quelquefois de l'absent. Peut-être le reverrons-nous. ”

Nous l'avons revu en effet, et, chaque fois, il nous donnait l'idée d'une vie supérieure à la nôtre. Sa visite, comme celle d'un ange, nous laissait meilleurs, plus recueillis, plus préparés à la séparation finale.

MARIN DE LIVONNIÈRE.

(Fin.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous rectifions sur la couverture de cette livraison une erreur d'impression commise dans celle du mois de janvier. L'année dans laquelle est entrée ici “REVUE CANADIENNE” est la 28^{ème} et non la 27^{ème} comme on l'a indument imprimé.

Nous avons aussi à nous excuser près de nos abonnés du retard involontaire apporté à la publication de la présente livraison. Celle de Mars va paraître incessamment et nous comptons à partir du mois prochain être en mesure de paraître exactement.

Des circonstances incontrôlables ont été la cause de ce retard qui, nous l'espérons, ne se reproduira pas à l'avenir.